

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE
OU
ANNALÉS
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE
L'EUROPE,
ET
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

DÉDIE AU ROI

M A I. 1772.

ACHETÉL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.







N O U V E A U
JOURNAL HELVÉTIQUE.

M A I. 1772.

P R E M I E R E P A R T I E.

ANNALES LITTÉRAIRES DE LA SUISSE.

I. *ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines.*
TOME XI. Yverdon. 1772.

P LUS on multiplie les observations & les expériences sur les différens êtres dont nous sommes environnés, & plus on découvre de merveilles dans la nature, plus aussi l'on corrige d'erreurs dans les jugemens qu'on en avait d'abord porté. Le corail est

la plus précieuse des substances que l'on appelle improprement *plantes marines*, parce qu'au premier coup d'œil elles paraissent être des végétaux. Plusieurs physiciens habiles en avaient eu cette idée : M. Peyssonel a découvert le premier que ces prétendues plantes appartiennent au regne animal , parce qu'elles sont produites par des insectes à qui elles servent de demeures.

Le *corail* est une végétation marine qui ressemble beaucoup à une branche d'arbre dépouillée de ses feuilles , il n'a point de racines , sa base est un pied qui s'applique sur tous les points de la surface du corps auquel il tient , de manière qu'il est impossible de l'en détacher , il ne sert cependant point à sa nourriture. De ce pied s'élève une tige unique ; elle ne pousse qu'un petit nombre de branches qui se ramifient ensuite ; sa hauteur totale n'excede ordinairement pas un pied de roi. La substance du *corail* est la même par-tout , & consiste en une matiere qui approche de la dureté du marbre , homogène , d'un grain égal , susceptible d'un beau poli , & couverte d'une écorce rude ; mais cette dureté du *corail* n'empêche point que lorsqu'il a perdu son écorce , il ne soit exposé à être rongé par un très-petit insecte qui trouve moyen de

s'y insinuer , & détruit son organisation intérieure. Sans entrer dans le détail de tout ce que les physiciens industrieux & patients ont découvert touchant cette organisation admirable , il suffira de dire qu'on y remarque des nœuds qui forment tout autant de cellules , & servent d'habitation à un polype que l'on peut voir , même sans le secours du microscope. Cet insecte est blanc , mou , assez semblable à une goutte de lait. Observé avec la loupe , on y distingue la forme d'une étoile à huit rayons ; au centre s'élève une coquille sillonnée également de huit cannelures , & dans laquelle l'animal se renferme lorsqu'on le tire de l'eau de la mer. On prétend même avoir découvert ses œufs , quoique leur diamètre ne soit que de la quarantième partie d'une ligne , de même que la manière dont l'embryon , à mesure qu'il grossit , forme une nouvelle cellule , ce qui donne lieu à une nouvelle ramification qui se durcit par degrés ; & c'est ainsi que le *corail* croît à mesure que le nombre des insectes qui l'habitent se multiplie.

Le *corail* préparé sert à divers usages dans la médecine ; c'est l'un des absorbans les plus connus. La pêche s'en fait depuis le commencement d'avril jusques à la fin de juillet. Les pêcheurs Corfès ou Catalans atta-

chent deux chevrons en croix , & les appesantissent avec un boulet ou un morceau de plomb qu'ils mettent au milieu. Ils tordent négligemment du chanvre de la grosseur d'un pouce , & en entourent les chevrons qui ont aussi à chaque bout un filet en forme de bourse. Ils attachent le tout à deux cordes dont l'une tient à la proue & l'autre à la poupe du bateau , ensuite ils laissent aller la machine à tâtons au courant & au fond de l'eau , afin qu'elle s'accroche sous les avances des rochers ; par ce moyen , le chanvre s'entortille autour des branches de *corail*. On employe cinq ou six hommes pour tirer les chevrons & arracher le *corail* , qui reste attaché à la filasse , ou se trouve dans les bourses. S'il tombe au fond de la mer , des plongeurs vont l'y prendre.

On estime beaucoup les grandes branches de *corail* , pour orner les cabinets des curieux , ou pour les polir avec le fil de chanvre , le blanc d'œuf & l'émery. On en fait une infinité de petits meubles , des cuillères , des pommes de cannes , des manches de couteaux , des colliers , des brasselets , des grains de chapelet , &c. Les mahométans de l'Arabie-heureuse comptent leurs prières sur un chapelet de *corail* , & n'enterrent presque personne sans lui en mettre un au col.

On est étonné de la quantité de mains par lesquelles il faut que les grains de *corail* passent avant que d'être façonnés. On les divise dans la fabrique de Livourne en quatorze nuances ou couleurs. On les taille ensuite de longueur, d'autres ouvriers leur donnent la forme en les arrondissant sur une roue de grès cannellée. Il y en a qui ne sont occupés qu'à les percer, ce qui se fait avec beaucoup d'adresse & de propreté, d'autres à les assortir; pour leur donner le poli, on les frotte les uns contre les autres, en les remuant dans des sacs de cuir où l'on a mis auparavant un peu de pierre-ponce pulvérisée, après quoi on les enfle pour en former de grands chapelets; c'est dans cet état qu'on les débite. Ceux dont les grains sont ronds se portent en Amérique, les longs en Afrique, & ceux dont les grains sont très-gros, se vendent aux Turcs qui en font des boutons.



II. *De la religion chrétienne, ouvrage traduit de l'anglais de M. ADDISSON, par G. Seigneux de Correvon, conseiller & ancien trésorier de la ville de Lausanne, membre correspondant de l'illustre société d'Angleterre, pour l'avancement du christia-*

nisme, associé étranger de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Marseille, membre de la société économique de Berne, &c. avec une préface, un discours préliminaire, des notes & des dissertations du traducteur, qui y a joint une dissertation de feu M. de Chesaux, sur l'année de la naissance de N. S. & celle de sa mort. Nouv. édit. en trois volumes in-octavo.

Ne dubites credere cum videamus fieri.

Tertull. adv. Jud. c. 7.

Geneve, chez Philibert & Chirol. 1772.

L'ouvrage du célèbre Addison sur la religion chrétienne est déjà connu en français par une traduction publiée il y a quelques années par M. Seigneux de Correvon, le même qui nous en donne aujourd'hui une nouvelle édition. Il est consolant pour ceux qui aiment la religion comme elle doit l'être, c'est-à-dire sans superstition ni bigotterie, de voir les plus grands hommes rendre hommage au christianisme, & se déclarer hautement les défenseurs d'une foi que les libertins s'efforcent de détruire. Addison, un de ces génies rares, qui, dans tous les genres où il s'est exercé, ne fit que des chefs-d'œuvres, fut religieux par un sentiment éclairé; & chrétien sans cesser d'être un grand phi-

lofophe. Intimément convaincu de la vérité de l'évangile , il entreprit de la défendre en fage ; il fentit que l'authenticité des faits rapportés dans nos fainrs livres eft la bafe fur laquelle repose tout l'édifice de la religion. Pour établir ces faits d'une maniere incontestable , il examine le témoignage de ceux qui avaient le plus d'intérêt à les nier. C'eft des ennemis même du christianisme , ou de ceux qui ont ceflé de l'être après avoir pefé le pour & le contre , que cet habile écrivain emprunte des armes victorieufes & des argumens irréfiftibles.

Les faits miraculeux rapportés dans les évangiles ont-ils pu parvenir aux premiers payens contemporains de N. S. ? Dans un pays auffi peu confidérable que l'étoit la Judée , des faits de la nature dont il s'agit n'ont pas pu être connus des auteurs qui vivaient avant que les difciples de J. C. fe fuflent répandus dans le monde. La nature même des faits , & la nation qui en atteftoit la vérité , & qui paffoit par-tout pour très-fuperftitieufe , tout cela devait infpirer de la défiance , & engager ceux qui en entendaient parler à fufpendre leur jugement. Mais que peut-on inférer du fílence des auteurs contemporains ? Combien de livres

ne sont pas perdus ? Durant les deux premiers siècles , les Romains ont eu une multitude d'écrivains célèbres dans tous les genres ; combien peu ne nous en reste-il pas ? Nous sommes assurés qu'il s'est perdu un acte très-authentique qui seul aurait établi sans réplique la vérité de l'Evangile ; c'est la relation envoyée à l'empereur par le gouverneur de la Judée. C'était une coutume sagement établie dans l'empire Romain , que les gouverneurs des provinces envoyaient au souverain une relation abrégée de ce qui arrivait de remarquable dans le pays dont ils avaient l'administration. On ne saurait douter que Ponce Pilate n'ait parlé dans la sienne d'un événement aussi extraordinaire que celui qui venait de se passer en Judée. *Justin martyr* qui vivait cent ans après , le dit en termes exprès. Ce pere disputait à Rome avec *Crescens*, philosophe cynique , il adressait la parole à un empereur très-éclairé & à tout le sénat. Il eut été très-aisé de le convaincre de faux, s'il avait avancé sans fondement un fait de cette nature.

On objectera que cela n'est rapporté par aucun historien Romain ; mais cette raison n'a aucune force. *Ulpien* a rassemblé tous les édits des empereurs contre les chrétiens , qui s'avisera de dire qu'il n'y eut

jamais de pareils édits , parce qu'ils ne se trouvent pas dans la vie des empereurs ? *Suétone* n'a-t-il pas raconté quantité de faits omis par *Tacite* ? *Herodien* n'en a-t-il pas conservé que d'autres ont à peine insinué ?

Quels sont donc les faits de l'histoire de *Jésus-Christ*, que les historiens payens ont pu rapporter. Ce sont ces événemens qui ont pu être aussi bien connus de ceux qui étaient éloignés de la Judée , que des témoins oculaires. Tel est le dénombrement ordonné par *Auguste*, lors de la naissance de notre Seigneur. *Tacite*, *Suétone*, *Dion*, ont parlé de cens ordonnés par *Auguste*, mais non pas précisément d'un dénombrement général de tout l'empire. Le texte de *S. Luc* peut être entendu d'un dénombrement particulier de la Judée. Les auteurs payens ont pu parler aussi de l'étoile miraculeuse qui conduisit les mages à *Bethlehem*. *Chalcide*, philosophe platonicien, qui vivait au commencement du quatrième siècle, en fait une mention expresse. Le passage de cet auteur est cité dans un commentaire latin sur le *Timée* de *Platon*, & *Vanini* qui a bien senti la force de ce témoignage, se donne beaucoup de peine pour la détruire par de vaines objections, que les savans pourront voir dans son *amphitheatrum divinae providentiae*. Lyon, 1615.

Le massacre des enfans de Bethlehem devait encore être célèbre dans l'histoire. Voici la traduction littérale de ce que dit *Macrobe*, auteur payen du cinquième siècle : *Auguste ayant appris qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait tuer en Syrie un grand nombre d'enfans mâles, de deux ans & au dessous, & que le propre fils de ce prince avait été enveloppé dans cet horrible massacre, dit : il vaudrait bien mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.*

Le voyage de N. S. en Egypte est très-connu des payens. *Celse*, philosophe épicurien du second siècle, un des plus violens ennemis du christianisme, bâtit sur ce fait une fable ridicule pour tout homme sensé, en disant que c'est là que J. C. apprit la magie.

Que Ponce Pilate fut gouverneur de Judée, que N. S. ait comparu devant son tribunal ; qu'il ait été condamné & ensuite crucifié, *Tacite* le reconnaît en termes exprès : *Auctor ejus nominis Christus, qui Tiberio imperitante, supplicio affectus est.* Les Juifs eux-mêmes en attestent la vérité, lorsqu'ils appellent par dérision le Sauveur : *Le pendu à la croix.*

Que N. S. ait fait plusieurs choses qui passaient les forces de la nature, c'est un

aveu que font *Julien, Porphyre, & Hierocles*, ennemis déclarés du christianisme. *Il n'a rien fait*, dit le premier, *qui mérite qu'on en parle, à moins qu'on ne compte pour de grandes actions d'avoir guéri des boiteux & des aveugles, & d'avoir chassé les démons des possédés dans les bourgs de Bethsaïde & de Béthanie.*

Que J. C. ait prédit diverses choses qui ont été suivies de l'événement; c'est ce que confirme *Phlégon de Tralles*, qui vivait au milieu du second siècle. *Origene* cite l'endroit de cet auteur dans son ouvrage contre Celse.

Que J. C. ait été adoré par les chrétiens, qu'ils aient souffert le martyre plutôt que de blasphemer son nom; qu'en recevant le sacrement, ils aient fait vœu de s'abstenir du péché, qu'ils aient formé des assemblées secrètes dans lesquelles ils chantaient des hymnes & ils rendaient leur culte au Seigneur; c'est la description que *Plin le jeune* fait des chrétiens, environ soixante & dix ans après la mort de J. C. & c'est peut-être le témoignage le plus authentique & le plus fort qu'on ait rendu au christianisme.

Tels sont les faits que les payens ont pu connaître; tels sont les témoignages qu'ils rendent à la religion, dont toute l'adresse des incrédules n'a pu éluder la force.

A cette classe d'auteurs payens qui font une mention expresse de l'histoire de N. S. Addison ajoute ceux qui ont embrassé le christianisme dans les trois premiers siècles de l'église. Voici les propres paroles d'un philosophe Athénien , *Quadratus* , qui vivait environ soixante & dix ans après la crucifixion de J. C. *Mais ses œuvres ont toujours été vues & exactement connues , parce qu'elles étaient réelles , elles l'ont été sûrement par ceux qui en étaient les objets , tels que les malades guéris , ou les morts ressuscités. Ces mêmes personnes guéries & ressuscitées étaient vues , non seulement dans le tems de leur guérison ou de leur résurrection , mais encore long-tems après : non seulement pendant le tems que N. S. demeurait sur la terre , mais elles ont survécu de beaucoup à son ascension ; quelques-unes d'entr'elles vivaient même encore de nos jours.*

Il est vrai qu'un homme n'est pas exempt de tout soupçon en attestant des faits qui font à sa propre cause. Mais les personnes dont il s'agit étaient d'un parti contraire , jusqu'à ce que la vérité des faits qu'ils rapportent les ait convertis au christianisme. Ils avaient examiné avec soin ; c'étaient des personnes très-éclairées , ils n'avaient embrassé la foi chrétienne qu'après avoir re-

connu l'authenticité des faits , suivant toutes les regles de la foi historique & de la droite raison.

La religion n'a point pris naissance dans des siècles de ténèbres, elle s'est établie dans un tems où les sciences & les arts étaient à leur plus haut période, où il se trouvait quantité d'hommes qui faisaient leur affaire capitale de connaître la vérité. Entre ses premiers sectateurs on distingue des personnes considérables & éclairées. *Joseph* d'Arimathée était du grand sanhedrin des Juifs, *Denys* était membre de l'aréopage d'Athènes, & *Flavius Clemens* du sénat de Rome. Tous les trois souffrirent le martyr par une suite de leur persuasion. Dans la foule de ceux qui embrassèrent le christianisme, on ne peut douter qu'il n'y eut un très-grand nombre de gens éclairés. Parmi ceux dont les noms ont passé jusqu'à nous, plusieurs montrent autant de savoir qu'aucun auteur du siècle où ils ont vécu. Tels furent *Denys*, évêque de Corinthe, *Quadratus*, *Aristide*, *Athénagore*, *Denys* d'Alexandrie, *Clément*, *Ammonius*, *Arnobé*, *Anatolius*, *Origène*, & beaucoup d'autres.

Tous ces grands hommes avaient des moyens de s'informer par eux-mêmes de la vérité de l'histoire de notre Seigneur. Les

apôtres & les disciples voyagerent dans les pays les plus éloignés. Dans tous les lieux où ils se trouvaient, ils assembloient une foule de peuple pour l'instruire de la vie & de la doctrine de leur maître crucifié. Quand tous les écrits des premiers chrétiens feraient absolument perdus, la réalité du succès justifierait pleinement la vérité de ce que nous avançons. Comment sans cela le christianisme eût-il volé pour ainsi dire, comme un éclair, & porté la conviction d'un bout de la terre à l'autre. Lorsque les payens virent des gens raffinis, destitués de toute science, armés de leur seule patience & de leur courage, vivant d'une manière conforme aux excellens préceptes qu'ils disaient avoir reçu du Seigneur, assurant qu'ils avaient vu ses miracles durant sa vie & conversé avec lui après sa résurrection; lorsque ces payens virent manifestement qu'il n'y avait aucun lieu à les soupçonner de fraude, d'intérêt ni d'artifice, lorsqu'ils les virent s'exposer à la mort la plus ignominieuse & la plus cruelle, plutôt que de se rétracter ou de garder le silence, il n'y avait plus moyen de douter de l'authenticité des faits qu'ils rapportaient, & de la divinité de leur mission. D'ailleurs, qui eut pu refuser de croire que notre Seigneur avait guéri

guéri des malades & ressuscité des morts , lorsque ceux qui attestaient ces faits faisaient eux-mêmes de pareils prodiges. Quand les apôtres eurent formé plusieurs assemblées en divers lieux du monde payen , ils choisirent les hommes du sens le plus droit , & des mœurs les plus irréprochables , pour inculquer sans relâche les vérités qu'ils avaient recueillies de la propre bouche de ceux qui en avaient été les témoins. Après la mort de ces premiers ministres du christianisme , ils étaient remplacés de la même manière. Chaque église conservait une liste de ses évêques , dans le même ordre qu'ils avaient été élus. Dès qu'il s'élevait quelque persécution , sa première fureur tombait sur les chefs des églises , qui étaient toujours prêts à témoigner par leur sang qu'ils n'étaient entrés dans ces religieuses fonctions par aucun motif temporel. Quel est l'homme assez ennemi de lui-même pour hasarder sa vie & son salut éternel , dans la vue de soutenir des fables de son invention , ou forgées par ses prédécesseurs. Dans la foule des hérétiques qui ont tâché d'introduire diverses absurdités dans la doctrine chrétienne , il ne s'en est trouvé aucun qui ait souffert le martyre pour soutenir ses bisarres imaginations. Tous ont évité la persécution , tous

ont enseigné qu'il n'était pas nécessaire de soutenir leur croyance par de si cruelles épreuves.

Cinq générations de ces premiers témoins du christianisme pouvaient en transmettre la vérité depuis notre Seigneur jusqu'à la fin du troisième siècle. Quatre chrétiens illustres nous l'ont en effet transmise successivement, jusqu'à l'an 254 de l'ère chrétienne. *S. Jean*, le disciple bien-aimé du Sauveur, vécut jusqu'à l'an 100 de Jésus-Christ. *Polycarpe* disciple de *S. Jean*, vécut jusqu'à l'an 167. *S. Irénée*, disciple de *Polycarpe*, souffrit le martyr en 202, la même année qu'*Origène* fut établi catéchiste d'Alexandrie; ce dernier mourut en 254. Ceux qui liront la vie de ces trois derniers pères, se convaincront que leur croyance était la même que celle des églises d'orient, d'occident & d'Egypte. Une personne ajoutée aux précédentes, *Paul l'hermite*, qui se mit en retraite cinq ou six ans avant la mort d'*Origène*, conduisit la tradition jusqu'à l'an 343, & il serait facile de pousser plus loin cette suite immédiate. La tradition des trois premiers siècles est plus authentique que celle de tous les autres qui les ont suivis. Les faits pour lesquels les chrétiens étaient chaque jour exposés à la mort, étaient l'uni-

que sujet de leurs entretiens. Personne ne pouvait être reçu au christianisme qu'après avoir subi un sévère examen. Les églises entretenaient entr'elles une correspondance assidue, qui prévenait les erreurs & les empêchait de se répandre.

La tradition était encore préservée par d'autres précautions. Les apôtres fixèrent certains jours pour faire la commémoration des principaux faits qu'eux-mêmes avaient attestés. L'institution du S. Sacrement faite par notre Seigneur lui-même, l'établissement de plusieurs rites qui avaient lieu dans les premiers siècles, ce sont là autant de monumens des faits sur lesquels notre foi est appuyée. Mais un des plus sûrs moyens d'en conserver la mémoire, c'est l'histoire rédigée par les quatre évangélistes, dans l'espace de quarante ans après la mort de notre Seigneur. Leurs écrits circulèrent parmi les chrétiens avec tant de diligence, que lorsque *Pantenus* passa dans les Indes, environ l'an 200, il y trouva l'évangile selon S. Mathieu, qui y avait été porté par S. Barthelémi, avant que les autres évangiles eussent été publiés. La relation des évangélistes était parfaitement conforme à celle qui s'était transmise par la tradition, puisqu'elle fut reçue par les égli-

les fondées par les apôtres & les disciples du Seigneur ; enforte que la foi fut uniforme dans tous les divers pays. *Malgré la diversité des langues , la tradition est par-tout la même , c'est S. Irénée qui parle , les églises de la Germanie n'ont point à cet égard une croyance différente de celle qui est reçue en Espagne ou chez les Celtes. Et comme un seul soleil éclaire l'univers d'une seule & même lumière , une prédication parfaitement uniforme de la vérité , éclaire tous ceux qui desirerent de parvenir à sa connaissance.*

Les miracles qui se faisaient dans les premiers siècles devaient aussi avoir beaucoup d'influence pour conduire les philosophes payens à la profession du christianisme. Les martyrs ont amené un grand nombre de personnes à la foi. Les premiers chrétiens , témoins de leur constance & de leurs vertus , les croyaient soutenus par un pouvoir miraculeux. Ce qui distingue les martyrs du christianisme de tant d'autres victimes du préjugé & de l'enthousiasme c'est qu'il s'agissait de faits , & non de dogmes ni de systèmes.

Un autre moyen qui fut d'un grand secours aux payens éclairés des trois premiers siècles , pour les convaincre de la vérité de l'histoire évangélique , c'est l'accomplis-

tement des propheties que les évangelistes attribuent à notre Seigneur. *Origene* a raisonné sur l'accomplissement des propheties avec une force victorieuse , & *M. Addisson*, après avoir suivi tous les argumens de ce pere , en ajoute d'autres qu'il ne pouvait pas avoir dans le tems où il vivait.

Enfin , la vie des premiers chrétiens a dû attirer les payens éclairés , à la foi chrétienne. Dans les tems heureux de l'église naissante , la religion montrait toute sa force. Elle prouvait par une multitude d'exemples quelle grandeur d'ame elle est capable d'inspirer. Elle mettait ses sectateurs au dessus des plaisirs & des peines de la vie , elle fortifiait leur faiblesse , elle humiliait tout d'un coup leur fierté , elle inspirait une dévotion ardente & raisonnable , une pureté de cœur scrupuleuse , un amour sans bornes pour les autres hommes. Il semblait que la religion chrétienne eût fait du genre humain une tout autre espece de créatures. Ce changement subit & frappant qu'on voyait dans leur conduite était regardé comme ayant quelque chose de surnaturel , de miraculeux , de divin. Que ce moyen devait avoir de force & d'efficacité ! Qu'il serait beau de défendre encore aujourd'hui le christianisme avec de telles ar-

mes ! Il n'y aurait plus d'incrédulés ; si tous les chrétiens se conduisaient selon les préceptes de l'évangile. On l'a dit avant nous ; on l'a répété au clergé de toutes les communions ; ce qui nuit le plus au christianisme , c'est l'abus monstrueux qu'on a fait & qu'on fait encore de la plus sainte de toutes les loix. C'est la crainte pusillanime qu'on affecte d'inspirer aux ames faibles , comme si les livres des libertins étaient capables d'aneantir la vérité. Ce sont les déclamations vagues contre l'incrédulité. Laissez un libre cours à la vérité , mettez tout le monde en état de la comparer avec l'erreur , éclairez l'esprit des jeunes gens par de bonnes instructions , sur-tout pratiquez les leçons de votre divin maître. Que sa charité soit le modèle de la vôtre ; que la douceur , la tolérance , la concorde ; le désintéressement , prouvent votre christianisme , & vous aurez la gloire de l'avoir défendu par des moyens dignes de lui.

L'illustre APPDISSON & son savant commentateur ont suivi cette route , & nous ne doutons pas qu'ils ne contribuent aux progrès de la religion. Le corps de l'ouvrage & les notes qui l'accompagnent respirent la tolérance & la bonne-foi. Toutes les communions chrétiennes peuvent les lire

avec le même fruit & la même édification. Les dissertations que M. SEIGNEUX a ajoutées roulent sur les sujets les plus importants, & sont pleins d'une érudition peu commune, jointe à une saine critique. Animé d'une piété éclairée, cet homme célèbre défend la religion contre les incrédules, sans jamais déguiser la force de leurs argumens. Bien loin d'user de cette petite adresse dont on fait usage lorsqu'on porte la controverse dans la chaire, M. S. regrette la perte des ouvrages de *Porphyre*, le plus cruel ennemi du nom chrétien. " Comme les quinze livres
 „ qu'il a écrit étaient d'un style très-enve-
 „ nimé, *Constantin*, *Théodose* & *Valentinien*
 „ ne négligerent rien pour en faire brûler
 „ tous les exemplaires. Sans doute que ces
 „ empereurs ne penserent pas commettre
 „ une imprudence. Ce n'est pas la seule
 „ faute qu'un zèle inconsideré ait fait com-
 „ mettre. Rien ne pouvait mieux persuader
 „ que ces livres contenaient des argumens
 „ invincibles contre notre sainte religion.
 „ C'était se rendre suspect à pure perte. Mal-
 „ gré le sel & l'agrément dont il assaisonnait
 „ ses écrits, il eut été bien satisfaisant pour
 „ les chrétiens éclairés, de voir que tous les
 „ efforts du génie le plus subtil n'avaient
 „ pu, durant cinquante années de veilles,

„ parvenir à rendre douteux ni les faits ni
„ la doctrine de J. C. Il importait sur-tout
„ que la postérité vit la mauvaise foi qui
„ y régnait, de même que la candeur des
„ apologistes, & la solidité de leurs réponses. Cela eut été plus avantageux à la
„ cause que la conservation de ces frag-
„ mens des ouvrages de *Porphyre*, rappor-
„ tés çà & là par quelques auteurs. Car en-
„ fin, ne donnait-on pas lieu de dire : Vous
„ êtes en dispute ouverte devant le tribu-
„ nal de l'univers, & vous supprimez les
„ pièces de votre partie adverse. Vous lui
„ faites dire telle & telle chose, & vous vou-
„ lez qu'on vous en croie sur votre parole.
„ Avouons que la candeur ou la prudence
„ des premiers disciples de notre Seigneur
„ n'eut rien permis de semblable. D'ailleurs
„ il y avait moins de péril qu'on ne s'ima-
„ gine à conserver des pièces de ce genre. „
On trouve dans les fragmens qui nous en
restent des aveux accablans pour les incré-
dules. On peut dire la même chose de tous
les écrits publiés de nos jours contre la reli-
gion. Il faut les réfuter sans aigreur, il faut
en faire sentir les contradictions & les so-
phismes ; c'est par un examen attentif que
la vérité triomphe. Employer d'autres armes

pour le défendre , c'est lui faire jouer le rôle de l'erreur.

Au reste , cette seconde édition est infiniment supérieure à la précédente. Les additions qu'on y a faites en très-grand nombre , fournissent la matière d'un troisième volume , qui doit être estimé de tous ceux qui aiment la religion , & qui veulent se mettre en état d'en connaître comme il faut les fondemens & les preuves.



III. *Staats und Erdbeschreibung* &c. Description politique & géographique de la Suisse. corrigée & augmentée par M. Jean Conrad Fueßlin , Camerer (Doyen) du Chapitre de Vinterthur. 2. v. 8. Schaffhausen , chez Hurter.

M. Hurter avait formé le dessein de réimprimer en allemand l'excellente géographie de Busching , non point , comme l'a fait un journaliste allemand , pour enlever au premier éditeur de Hambourg un profit légitime ; mais pour épargner à ses compatriotes les frais de transport depuis l'autre extrémité de l'Allemagne , & leur faciliter l'acquisition d'un ouvrage utile. Dans ce dessein

qui n'a rien que de louable, il résolut de corriger & d'étendre encore l'article de la Suisse, & il chargea de ce travail M. FUESLIN, qui avait donné dans les journaux allemands plusieurs observations sur l'ouvrage de M. *Busching*, & sur celui de M. *Faesi*. On trouvera dans cette nouvelle description des choses très-curieuses présentées de manière à piquer la curiosité. M. F. a rassemblé dans un assez petit espace ce que l'on chercherait en vain dans de gros volumes.



IV. *Culture des abeilles, par M. Barbier.* *Fribourg. 8.*

Le fond de cet ouvrage est bon, mais le style de l'auteur, qui est un ecclésiastique du canton de Fribourg, ne répond pas au mérite de son livre. Les ornemens même dont il a voulu l'enrichir produisent souvent un effet tout contraire. Quoiqu'il en soit, il est juste de passer quelque chose à un observateur attentif, qui a fait tous les efforts dont l'éducation des abeilles paraît susceptible, & qui fait part au public les fruits d'une longue expérience. L'auteur

exhorte ses compatriotes à s'occuper de cette partie importante de l'économie, & il est à souhaiter qu'il soit écouté.

Les abeilles, selon lui, vivent plus longtemps qu'on ne le croit d'ordinaire. M. B. a possédé un essain, qui a péri par accident au bout de vingt-huit ans. Cette observation est singulière & mérite d'être répétée. Le roi en s'écarte jamais beaucoup de la ruche ; rarement s'en éloigne-t-il au-delà de la portée du pistolet. Tant qu'il reste quelque nourriture, il en use, & l'on l'a trouvé vivant & bien portant, dans une ruche où toutes les abeilles étaient mortes de faim, à l'exception de dix.

M. Barbier croit que la jeune abeille, qu'il nomme roi contre l'usage, est la mère de tout l'essain qu'elle conduit. C'est une erreur de croire que les abeilles passent tout l'hiver à dormir. Elles ne cessent de se mouvoir, pour se réchauffer ; elles ont par conséquent besoin de respirer l'air frais ; elles périssent même lorsque dans les plus beaux jours de l'hiver, leur ruche est trop exactement fermée. C'est ce qui a engagé M. B. à laisser à ses abeilles la liberté de se promener, quand il leur en prend envie.

L'auteur prétend que les jeunes abeilles se nourrissent de miel, mais que les vieilles y mêlent de la poussière qu'elles vont recueillir sur les plantes. Il faut donc laisser dans la ruche une quantité suffisante de miel, & ne pas la diminuer au printemps, lorsque les jours froids & pluvieux empêchent souvent les abeilles d'aller à la quête. M. B. a observé qu'un essain ne part jamais sans envoyer auparavant à la découverte. Les abeilles qui font cette commission sont reconnaissables, parce qu'elles volent fort loin, & toujours en ligne droite. En général l'ouvrage est rempli d'excellentes observations & de vues très-utiles.



V. Nous avons reçu de la part d'un anonyme, qui ne nous fait connaître que lieu d'où il écrit, une pièce intitulée, *nouvelle méthode & démonstration mathématique de la quadrature du cercle*, avec prière de l'insérer en entier dans ce journal. Mais comme le nombre des objets que nous devons y présenter à nos lecteurs ne nous permet pas de souscrire à la réquisition du géometre inconnu; nous nous contenterons d'annoncer qu'il prétend avoir découvert, par une méthode nouvelle & différente de celles

qu'on a employées jusques ici dans le même but, que le rapport exact entre le diametre & la circonférence du cercle peut être exprimé par les nombres 9 & $28\frac{1}{2}$, ou 80 & 256, afin d'éviter les fractions. Dans cette dernière supposition, l'on trouvera l'aire d'un cercle égale à 5184, & sa racine quarrée qui est 72, donnera la longueur que doit avoir le côté d'un quarré égal en surface au cercle proposé. Mais comme l'auteur ne nous apprend que le résultat de ses recherches, & qu'il n'y ajoute pas le point essentiel, savoir la route qui l'a conduit à cette belle découverte, nous avons lieu de penser que son dessein est ou d'attendre pour s'ouvrir davantage qu'il y soit invité par quelque motif puissant, ou de proposer par forme de problème, aux géometres qui voudront s'occuper encore dans ce goût-là, de trouver la méthode qui a pu donner une solution vainement cherchée jusques à présent. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons nous dispenser d'observer que la découverte de la quadrature exacte & définie du cercle serait intéressante à la vérité pour la perfection de la géométrie théorétique; mais peu utile aujourd'hui, parce que les rapports approchés de 7 à 22, de 100 à 314, ou enfin de 113 à 355, différent si peu du vrai, qu'en

se servant de ce dernier, dont *Metius* est l'inventeur, il ne peut en résulter qu'une erreur de 25 toises sur toute la circonférence du globe. Les géomètres assurent même que de tous les nombres qui n'ont que trois chiffres, ces deux là sont les plus exacts, & ne diffèrent du vrai que de moins d'une 100,000 partie. Cependant la différence entre le rapport de 115 à 155, & le rapport de 9 à $28\frac{4}{9}$ est de $\frac{172}{1017}$.





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTERAIRES DE L'EUROPE.

FRANCE.

- I. *Les Muses Grecques, ou traduction en vers français, de PLUTUS, comédie d'Aristophane, suivie de la troisieme édition d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrthée, de morceaux choisis de l'anthologie, pareillement traduits en vers français, avec une lettre sur la traduction des poetes Grecs, par M. POINSINET DE SIVRY, de la société royale des sciences & belles lettres de Lorraine. Deux-Ponts & Paris, chez Lacombe, in-octavo.*

EST-CE un préjugé qui a fait croire pendant si long-tems qu'on ne rendrait jamais un poëte étranger en vers français ? Un des

premiers littérateurs de notre siècle a prononcé affirmativement. Cette opinion ferait vraisemblable, dit M. de *Voltaire*, si un écrivain célèbre d'ailleurs, un *Cornille*, un *Despréaux*, un *Racine* avaient échoué dans cette entreprise. Personne n'ignore avec quel succès *Boileau* a imité & quelquefois traduit plusieurs morceaux des anciens satyriques latins. Tous les bons poètes du siècle passé & de celui-ci se sont formés sur le modèle des anciens, & fort souvent ils ont réussi à les traduire très-heureusement. La version des géorgiques par M. *De Lille* confirme cette observation; celle de M. *de Sivry* est encore une nouvelle preuve. Le travail de ce dernier est déjà connu par deux éditions qui ont été promptement enlevées, & celle que nous annonçons aujourd'hui ne sera pas accueillie moins favorablement. Voici une pièce d'*Anacréon*, dont il était très-difficile de rendre la finesse & les graces.

De la fille de Tantale

La fable a fait un rocher ;

De l'amante de Céphale

Le mari devint cigale ;

Moi, je voudrais me cacher

Sous

*Sous quelque forme amoureuse.
Que n'est-il en mon pouvoir
D'être cette glace heureuse
Où vous aimez à vous voir ;
Cette lyre harmonieuse
Qui vous plaît par ses accords ;
Cette onde voluptueuse
Qui baigne votre beau corps,
Ou cette robe envieuse
Qui couvre tant de trésors !
Ruban , je releverais
Votre écharpe ou votre tresse ;
Echarpe , je presserais
Votre gorge enchanteresse ;
Perle , je vous ornerais ;
Fleur , je naîtrais sur vos traces ;
Cothurne , au moins je serais
Foulé par le pied des Graces.*

La traduction du *Plutus* d'*Aristophane* était sujette à des difficultés particulières. Le théâtre comique d'Athènes est moins connu parmi nous que son théâtre tragique. La tragédie se ressemble plus dans les différens pays ; la comédie est plus locale , elle

peint les mœurs & les usages qui varient ; elle est montée sur le génie de la nation pour laquelle elle est faite. On ne la transporte guère sur les théâtres étrangers sans qu'elle y perde beaucoup , à moins que le traducteur ne se permette d'y faire des changemens indispensables , pour l'accommoder aux mœurs & au ton du peuple auquel il la présente. *Aristophane* est trop libre pour le théâtre français ; on ne s'y permet pas de désigner les vicieux ; on veut des tableaux généraux & bien faits , dans lesquels chacun puisse se reconnaître , sans être reconnu de personne. La mode & l'habitude qui affermissent en même-tems les Français , semblent donner l'exclusion au genre de l'ancienne comédie grecque. “ Je n'entreprendrai point ,
„ dit M. *de Sivry* dans sa préface , de gué-
„ rir par une feuille d'impression , un mal
„ sur lequel des *in-folio* même n'auraient
„ point de prise. Je me contenterai du re-
„ mede doux & mitigé que Racine y appli-
„ qua en donnant ses *Plaideurs*. On fait
„ qu'il fit observer à ses lecteurs qu'ils n'a-
„ vaient point à rougir de s'être amusés à
„ sa pièce ; & que s'il leur arrivait par ha-
„ zard de rire des mêmes choses que les
„ Athéniens , ils pourraient être à peu près
„ sûrs de n'avoir point ri d'une sottise.

Au reste, la piece que M. de Sivry donne aujourd'hui est absolument neuve ; elle n'avait point paru dans les précédentes éditions, & elle peut donner une idée juste de la comédie grecque du tems d'Aristophane.

Chrémyle, habitant d'une bourgade de l'Attique, a passé sa vie dans l'indigence qui accompagne trop souvent la probité ; il a un fils pour lequel il ne prévoit pas un sort plus heureux. Il va consulter l'oracle d'Apolon pour apprendre ce qu'il doit enseigner à son fils pour le raccomoder avec la fortune. Le dieu lui répond de se saisir du premier homme qu'il rencontrera, de le forcer à le suivre, & de ne point s'en séparer. Il rencontre un pauvre aveugle, & secondé de son esclave Carie, il l'emmene avec lui. Cet aveugle est Plutus. Jupiter l'a privé de la vue pour l'empêcher de choisir ceux à qui il fera du bien. On offre à Plutus de travailler à lui rendre la vue ; il n'ose y consentir par la crainte de Jupiter. Chrémyle & son valet lui prouvent qu'il n'a rien à craindre, qu'il est plus puissant que le pere des dieux, puisqu'Aristophane qui ne respecte rien, ne le ménage guere dans ses bons mots. Après avoir lancé quelques épigrammes contre les dieux, le poète re-

vient aux hommes. Pour démontrer à Plutus combien il lui importe de voir clair, on lui rappelle tous les maux qu'il a fait.

*De quel autre grief ne vous charge-t-on pas ?
C'est vous qui du grand roi recrutez les
soldats ;*

*Vous seul faites sa force ; Et c'est par vous
qu'il ose*

Nous maîtriser dans nos états.

C A R I E.

Dans nos conseils c'est Plutus qui préside.

C H R E M Y L E.

De nos vaisseaux qui dispose aujourd'hui ?

C A R I E.

Plutus ; c'est sur-tout là qu'en oracle il décide,

C H R E M Y L E.

Le traité de Corinthe , à qui s'en prendre ?

C A R I E.

A lui.

C H R E M Y L E.

*En faveur de Memphis qui peut armer
Athènes ?*

C A R I E.

Plutus vous le dira sans peine. , , ,

C H R E M Y L E.

Qui fait croître à nos yeux l'insolence d'Argire ?

C A R I E.

Par qui Philonides a-t-il soumis Laïs ?

C H R E M Y L E.

*Qui force Philepse à nous lire
Des stances à Damon, des bouquets à Philis ?*

P L U T U S.

Vous verrez que je suis l'auteur de ses écrits.

C H R E M Y L E.

Non, mais il est par vous payé, pour mal écrire.

Plutus ne résiste plus aux offres qu'on lui fait. On parvient à lui rendre la vue par le secours d'Esculape. Il enrichit Chrémyle ; la foule s'empresse autour de la maison de ce bourgeois enrichi ; tout le monde veut avoir part aux bienfaits de *Plutus*. Cela amène plusieurs scènes pour la plupart très-malignes. Mercure même descend du ciel pour être un commensal de la maison de Chrémyle. Les autres dieux ne tardent pas à suivre son exemple ; les autels sont déserts. Le prêtre de Jupiter qui entend ses in-

térêts mieux que personne, vient chercher Plutus pour le substituer au dieu auquel il sacrifiait.



II. *Le spectateur français, pour servir de suite à celui de M. de Marivaux.*

CE journal qui a commencé depuis quelque tems à Paris, devient tous les jours plus intéressant. C'est une peinture piquante des mœurs de ce siècle, tracée d'un ton de légèreté qui plaît. Les auteurs avaient cru pouvoir s'élever au-dessus de la frivolité, & donner à leurs observations plus de justesse & de profondeur que de légèreté. Ils ont changé leur plan. Ils se proposent de donner plus souvent de jolies miniatures, que de grands tableaux. Ils profitent cependant de l'étendue du titre de leur ouvrage, pour embrasser tous les objets qui peuvent fixer l'attention. Le même cahier présente quelquefois la satire d'un nouveau ridicule, la découverte d'un naturaliste, la critique d'une mode, l'éloge d'un ouvrage philosophique, les murmures d'une jolie femme, les plaintes amères d'un spéculateur, les conseils d'un

„vieillard qui ne fait que se plaindre, & les
 „desirs extravagans d'un agréable. Mais il y a
 „des morceaux remplis de profondeur & de for-
 „ce. Parmi les beaux traits dont cette feuille
 „périodique est ornée, nous choisirons une
 „partie du dix-neuvieme discours de cette
 „année, qui contient l'extrait du *Phédon* de
 „M. MOSES, le même ouvrage que nous an-
 „nonçons à l'article de l'Allemagne.

„Cet auteur très-célebre, très-estimé en
 „Allemagne, M. MOSES, a concouru avec
 „Platon pour nous expliquer la nature &
 „la destinée de notre ame. L'ouvrage de
 „l'auteur grec est connu, c'est celui du
 „moderne, dans lequel nous allons nous
 „rendre spectateurs des derniers momens
 „d'un sage, qui a légué à l'homme la con-
 „naissance de son immortalité. ”

„Socrate est dans sa prison, au milieu de
 „ses amis que la douleur accable. Le
 „dernier jour de sa vie est arrivé; on est
 „venu le lui annoncer, & lui ôter ses
 „chaînes; mais son esprit est toujours se-
 „rein, ses idées sont toujours calmes. Ses
 „amis auraient voulu mêler leurs larmes
 „aux siennes, & il semble les inviter à la
 „joie, en leur disant qu'il éprouve que
 „chaque douleur doit amener un plaisir.
 „*Je le sens*, dit-il en se frottant douce-

ment la jambe, où avait été attachée la chaîne qu'on venait de lui ôter, la sensation douloureuse est suivie de la sensation agréable. O mes amis ! j'admire ce qu'on appelle plaisir, les dieux en ont lié le sentiment à une chaîne à laquelle tient aussi le sentiment de la peine. Ils sont inséparables & s'attirent réciproquement.

Cet homme qu'ils venaient consoler, c'est lui qui les console de ce qu'ils ont encore à vivre. Les saints transports de son ame qui s'élève dans le ciel, font envier son sort à ceux qui restent sur la terre. Pourquoi donc ne murmure-t-il point ? N'a-t-il pas souffert l'injustice ? Ne connaît-il pas la perversité de ses accusateurs, la cruauté de ceux qui l'ont condamné, l'aveuglement du peuple qui applaudit à sa mort ? Qu'il éclate, qu'a-t-il encore à ménager ? Ils le font mourir, s'écriait Appollodore, & il est innocent ! Mon ami, lui dit SOCRATE, aimerais-tu mieux que je mourusse coupable ? Il examine dans ses derniers entretiens pourquoi l'approche de la mort le réjouit. Embrassant d'un coup d'œil la nature entière, il fait remarquer à ses amis, que tout y change sans cesse, & que rien ne s'anéantit. Sa mort ne fera donc pas un

„ anéantissement, mais une séparation de
„ l'ame & du corps. Et qu'a-t-il recherché
„ toute sa vie ? A dégager l'ame de ses sens ,
„ à l'élever au-dessus d'eux ; à la délivrer
„ de ces embarras qu'ils excitent dans les
„ opérations intellectuelles. S'effrayera-t-il
„ au moment de posséder le bien qu'il a
„ toujours désiré. Le corps, cet être com-
„ posé, sans-cesse en proie aux change-
„ mens, va devenir dans toutes ses parties
„ une multitude de corps, qui au lieu d'un
„ seul but commun , en auront mille dif-
„ férens. L'ame, être simple , commencera
„ alors à vivre seule & pour elle-même ;
„ sa liberté va lui être rendue. Telle est
„ la doctrine de Socrate. *Si elle est fondée ,*
„ *dit-il , je fais bien de m'en convaincre ;*
„ *mais s'il ne reste plus d'espoir au sortir*
„ *de cette vie, j'y gagne du moins de ne*
„ *pas importuner, avant de mourir, mes*
„ *amis par mes plaintes.* Les hommes sen-
„ suels n'imaginent peut-être pas quelle
„ pourra être la félicité de l'ame séparée du
„ corps, ce seront encore les sensations spiri-
„ tuelles , dont elle jouit sur la terre , la
„ beauté, l'ordre, la symétrie, la perfection,
„ qui la réjouiront. *Souvenez-vous, mes*
„ *chers amis, des momens enchanteurs dont*
„ *vous avez joui toutes les fois que votre*

„ ame contemplant une beauté céleste, ou-
 „ bliait le corps & ses besoins, & s'aban-
 „ donnait entièrement au sentiment dont
 „ elle était remplie. Quel frémissement!
 „ Quel enthousiasme! Il n'y a au monde que
 „ la présence de la Divinité, qui puisse pro-
 „ duire en nous ces sublimes transports.
 „ Aussi, chaque idée d'une beauté spirituelle,
 „ est-elle en effet un regard de l'ame sur
 „ l'essence de la divinité..... & notre exis-
 „ tence en sera après cette vie une intui-
 „ tion non interrompue. Plaisir céleste!
 „ Noble récompense des travaux de l'homme
 „ vertueux! toutes les peines qu'on endure
 „ ici-bas, ne disparaissent-elles pas devant
 „ une éternité si désirable? Qu'est-ce que la
 „ pauvreté, le mépris des sots, & même la
 „ mort la plus ignominieuse, si nous pouvons
 „ par-là nous préparer à une semblable fé-
 „ licité! Non, mes amis, quiconque a la
 „ conscience d'une conduite intégrale, ne peut
 „ pas s'affliger au moment de partir pour
 „ jouir d'un bonheur inaltérable. Que celui-
 „ là seul, qui durant sa vie a offensé les
 „ dieux & les hommes, tremble à l'approche
 „ de la mort, ne pouvant jeter aucun re-
 „ gard sur le passé sans repentir, aucun
 „ sur l'avenir sans crainte. Mais je n'ai,
 „ & j'en rends grâces à la divinité, aucun

„ reproche à me faire. J'ai recherché toute
„ ma vie la vérité avec empressement, &
„ & j'ai chéri la vertu au dessus de tout. Je
„ dois donc me réjouir d'entendre la Divinité
„ qui m'appelle, pour jouir, dans une lu-
„ miere pure, des beautés célestes que j'ai
„ toujours cherché à connaître au milieu des
„ ténèbres. Et vous, mes amis, pesez bien
„ les raisons de mes espérances; si elles vous
„ convainquent, bénissez le moment qui m'en-
„ leve à la terre, & vivez de maniere que
„ vous soyez prêts à partir gaiement au pre-
„ mier signe de la mort. Peut-être la Divinité
„ nous rassemblera-t-elle dans son sein. O
„ mes amis! avec quel ravissement nous rap-
„ pellerions-nous alors, dans nos tendres em-
„ brassemens, ce jour où nous nous sommes
„ quittés. Voilà le ton des discours de
„ Socrate. C'est le sage au plus haut degré
„ de la sublimité. Il est plein d'un senti-
„ ment de la béatitude future qu'il com-
„ munique à ceux qui l'entendent, & ses
„ instructions contiennent une doctrine,
„ sur laquelle je vois toutes les vertus
„ établies, toute la grandeur de l'homme
„ appuyée, & sans laquelle il faut croire
„ que le crime est souvent l'action la plus
„ raisonnable, & que la dégradation de
„ l'espece humaine n'est pas un reproche

„ bien fondé à faire à plusieurs gouverne-
 „ mens. Que les gens de bien, en qui le
 „ sentiment de cette vérité n'est pas obs-
 „ curci par les préjugés, embrouillé par
 „ les passions, étouffé par l'affervissement,
 „ persistent dans leur confiance, & ne de-
 „ mandent point d'autre preuve que la force
 „ de leur persuasion, & la pureté de leurs
 „ desirs. Mais nous avertirons celui qui
 „ veut examiner, qu'on peut élever des
 „ objections très-fortes; qu'il les écoute
 „ avec douceur, qu'il ne s'irrite point, &
 „ pensons tous avec Socrate, qu'il ne faut
 „ jamais prendre la raison en haine.

„ *Je me réjouis infiniment, dit Socrate,*
 „ *de la pensée que tout ce qui porterait au*
 „ *genre humain une consolation & des avan-*
 „ *tages réels, s'il était vrai, a déjà beaucoup*
 „ *d'apparence de l'être. Si les sceptiques objec-*
 „ *tent contre la doctrine de Dieu & de la*
 „ *vertu, qu'elle est une invention purement*
 „ *politique, imaginée pour le bien de la*
 „ *société humaine, je suis toujours tenté de*
 „ *leur crier : ô mes amis ! imaginez un sys-*
 „ *tème dont la société se puisse aussi peu passer,*
 „ *& je gage qu'il est vrai.* ”

„ Le philosophe détaille ensuite les rai-
 „ sons par lesquelles il se persuade que
 „ l'ame doit être distincte du corps. La

„ *modestie, l'humanité, la bienveillance, les*
„ *chaines de l'amitié & les sentimens subli-*
„ *mes de la crainte de Dieu, sont quelque*
„ *chose de plus que l'ébullition du sang, &*
„ *le battement des artères dont ils sont or-*
„ *dinairement accompagnés.* ”

„ Outre la différence des propriétés &
„ des opérations du corps & de l'esprit,
„ il y en a encore une très-frappante dans
„ le but vers lequel l'un & l'autre sem-
„ blent dirigés. Le corps change continuel-
„ lement, d'où naissent les métamorphoses
„ qui diversifient les êtres : & l'ame s'avance
„ constamment, immuablement, vers une
„ perfection dont nous ne voyons pas les
„ bornes dans le cercle de notre horizon. ”

Mais il faut avoir cultivé la sienne, pour connaître de quel degré de perfection elle est susceptible. Lorsque tout un peuple est, pour ainsi dire, convenu tacitement de ressembler beaucoup à une troupe de chameaux qui plient les genoux, afin qu'on les charge de fardeaux, qui sont contents d'un peu de pâture, & qui ne se rebutent point des routes longues & pénibles, pourvu que le chamelier chante quelquefois, alors ce peuple doit prendre pour romanesques, pour imaginaires, tous ces hauts sentimens, toutes ces vertus, dont

il a entendu parler , & dont il ne voit point d'exemple. Un ressort comprimé ne représente pas plus d'élasticité, que la pierre immobile.

Qu'est-ce que la tendance à la perfection, la vérité, la liberté & le bonheur qui résulte de leur possession, ou de leur poursuite, la bonté du gouvernement? chimères ! chimères ! L'intérêt personnel & la force, voilà les moyens avec lesquels on nous dit que se conduisent les hommes & les états.

Rapportons-nous plutôt aux observations de quelques sages. Croyons-en plutôt Socrate mourant. Croyons, travaillons comme lui à la perfection de l'ame : & en effet, l'homme d'abord le plus faible, le plus inhabile, le plus dépourvu de tous les êtres, acquiert en peu de tems des forces, des connaissances, des ressources, dont nul autre animal n'a l'idée. Et qu'est-ce que tout cela, auprès des vertus domestiques, sociales & universelles, auxquelles il peut s'élever? Que sont-elles encore auprès du modèle, à l'imitation duquel elles nous conduisent?

Non, ce n'est point par la voie des sens que nous concevons ces idées éternelles, dont il n'y a point de type sur la terre, &

qui nous viennent de plus haut. Ame! émanation divine! tout m'atteste ton existence immortelle; que mon corps soumis aux loix du mouvement, se décompose & reste ici-bas; toi, je sens qu'élancée vers la perfection, il faut que tu ailles au-delà de ce globe.

Il suffit de ne point détourner pendant sa vie la marche naturelle de son ame, & on parviendra ainsi à imiter la conduite de Socrate, & on se réservera dans telle circonstance que ce soit, une mort aussi tranquille & aussi désirable que la sienne. C'est une des scènes où l'humanité a montré plus de force & de grandeur.

Dans le trait si connu d'Alexandre & de Philippe son médecin, on reconnaît toute la hauteur d'une grande ame qui ne peut s'abaisser à soupçonner. Mais *Socrate* tenant dans sa main le verre de poison, & dispartant sur l'immortalité, est bien plus sublime encore. Il est bien plus sûr de l'Etre suprême, qu'Alexandre ne l'était de Philippe. C'est *Platon*, contemporain & disciple de *Socrate*, qui nous a conservé son dernier entretien, sous le titre de Phédon, nom de celui qui raconte les choses qui se sont passées sous ses yeux, & qui rapporte les discours qu'ils ont entendus. Quelque juge-

ment que l'on porte de la manière dont Platon a présenté les principes de son maître , c'est le plus beau traité de l'immortalité de l'ame qui ait été écrit ; le lieu , les circonstances , le personnage , tout y répand de l'intérêt. Le philosophe allemand qui a osé le retoucher , le refondre , le réformer , en a conservé les beautés ! & y en a ajouté de nouvelles.

C'est ainsi que le spectateur français, fait écrire sur les sujets les plus intéressans. Quand il traite des matieres badînes, il serait difficile d'être plus léger que lui. Si les bornes de cet ouvrage nous le permettaient, il nous serait facile de faire contracter le morceau qu'on vient de lire avec les badinages les plus élégans. Mais nous croyons en avoir assez dit, pour engager beaucoup de gens à se procurer ces feuilles qui réunissent véritablement l'agréable & l'utile.



ALLEMAGNE.

III. Phédon, ou entretiens sur l'immortalité de l'ame par M. MOSES MENDELSON, traduits de l'allemand par M. BURIA, Berlin. 1772.

Il y a long-tems que le Phédon de M. Mo-
fes

Les jouit en Allemagne de la plus grande célébrité. Nous étions impatiens de pouvoir en annoncer une traduction, M. *Buria* vient enfin de nous en donner une, dans laquelle il a bien saisi & bien exprimé les idées & les tours du philosophe qu'il avait entrepris de traduire.

M. *Mases* rend compte dans sa préface de la conformité de sa doctrine avec celle de Platon, dont il a emprunté le titre, & dont il fait parler le maître, Socrate, en adoptant dans ses entretiens, les idées, les principes & les raisonnemens des plus illustres philosophes modernes. Parmi les idées neuves que M. M. présente en foule à ses lecteurs, il desire qu'on distingue la preuve qu'il tire de l'harmonie des vérités morales, & en particulier du système de nos droits & de nos obligations.

A la tête de ses entretiens, M. M. trace le caractère de Socrate, il peint avec vivacité les difficultés qu'il eut à surmonter, lorsqu'il résolut de repandre la sagesse & la vertu parmi ses compatriotes. C'est le traducteur qui va parler, afin qu'on puisse juger de son style : „ D'un côté il avait à vaincre ses
„ propres préjugés d'éducation, à éclairer
„ l'ignorance des autres, à combattre les so-
„ phismes, à supporter la malice, l'envie,

„ la calomnie de ses adversaires, à endurer
 „ la pauvreté, à détruire une autorité affer-
 „ mie, & ce qui est plus encore, à dissiper
 „ les sombres terreurs de la superstition.
 „ D'un autre côté, il fallait ménager les
 „ faibles esprits de ses concitoyens, pour
 „ éviter le scandale, & ne pas empêcher
 „ l'utile influence de la religion, quelque ab-
 „ surde qu'elle fut, sur les mœurs des sim-
 „ ples. Il surmonta toutes ces difficultés avec
 „ la sagesse d'un vrai philosophe, avec la
 „ patience d'un saint, avec le vertueux
 „ désintéressement d'un philanthrope, avec
 „ la constance d'un héros, aux dépens de
 „ tous les biens & de tous les plaisirs de la
 „ vie. Santé, aisance, réputation, repos,
 „ il sacrifia tout, sa vie même, pour le bien
 „ de l'humanité, tant était grande la force
 „ de l'amour qu'il avait pour la vertu & la
 „ droiture, pour les devoirs envers le crea-
 „ teur & le conservateur des êtres, dont il
 „ avait acquis la plus parfaite connaissance
 „ par la

On ne peut donc pas dire que quelques
 hommes sont les
 d'admiration
 Il n'est pas
 morceau qu
 la force supérie

génie de l'auteur, & inspirera à tous les amis du beau & du vrai le desir de lire d'un bout à l'autre son ouvrage. Il est question de l'excellence de l'homme, de la dignité de sa nature, & de sa haute destination.

„ Les esprits doués d'intelligence occupent la principale place dans le grand tout; l'homme tient le même rang sur la terre. La nature semble se parer & se glorifier de ce maître du bas monde. Ce qui est inanimé, non-seulement sert à ses besoins & à ses commodités, lui fournit la nourriture, le vêtement & un abri, mais principalement le satisfait & l'instruit; les sphères les plus élevées, les astres les plus éloignés que l'œil découvre à peine, lui sont utiles à cet égard. Voulez-vous connaître sa destination ici-bas? Voyez ce qu'il y a fait; il n'apporte sur ce théâtre, ni art, ni adresse, ni défense, ni secours; il paraît d'abord plus pauvre, plus né que le moindre des animaux; mais les cults qu'il possède, & les efforts qu'il fait pour servir l'exercice de ses facultés, autant que la nature le permet, le dédommagent abondamment de cet instinct borné & imparfait. A peine comparé à la lumière du soleil, que l'homme travaille déjà à son avan-

D 2

„ la calomnie de ses adversaires , à endurer
 „ la pauvreté , à détruire une autorité affer-
 „ mie , & ce qui est plus encore , à dissiper
 „ les sombres terreurs de la superstition.
 „ D'un autre côté , il fallait ménager les
 „ faibles esprits de ses concitoyens , pour
 „ éviter le scandale , & ne pas empêcher
 „ l'utile influence de la religion , quelque ab-
 „ surde qu'elle fut , sur les mœurs des sim-
 „ ples. Il surmonta toutes ces difficultés avec
 „ la sagesse d'un vrai philosophe , avec la
 „ patience d'un saint , avec le vertueux
 „ désintéressement d'un philanthrope , avec
 „ la constance d'un héros , aux dépens de
 „ tous les biens & de tous les plaisirs de la
 „ vie. Santé , aisance , réputation , repos ,
 „ il sacrifia tout , sa vie même , pour le bien
 „ de l'humanité , tant était grande la force
 „ de l'amour qu'il avait pour la vertu & la
 „ droiture , pour les devoirs envers le créa-
 „ teur & le conservateur des êtres , dont il
 „ avait acquis la plus parfaite connaissance
 „ par la pure lumière de la raison. „

On trouvera dans cette version quelques
 négligences de style , mais elles sont légères ,
 & n'ôtent rien à l'excellence admirable de
 l'ouvrage en lui-même. Il n'est pas de na-
 ture à être analysé. Le morceau que nous
 allons citer montrera la force supérieure du

génie de l'auteur, & inspirera à tous les amis du beau & du vrai le desir de lire d'un bout à l'autre son ouvrage. Il est question de l'excellence de l'homme, de la dignité de sa nature, & de sa haute destination.

„ Les esprits doués d'intelligence occupent la principale place dans le grand tout; l'homme tient le même rang sur la terre. La nature semble se parer & se glorifier de ce maître du bas monde. Ce qui est inanimé, non-seulement sert à ses besoins & à ses commodités, lui fournit la nourriture, le vêtement & un abri, mais principalement le satisfait & l'instruit; les sphères les plus élevées, les astres les plus éloignés que l'œil découvre à peine, lui sont utiles à cet égard. Voulez-vous connaître sa destination ici-bas? Voyez ce qu'il y a fait; il n'apporte sur ce théâtre, ni art, ni adresse, ni défense, ni secours; il paraît d'abord plus pauvre, plus dénué que le moindre des animaux; mais les facultés qu'il possède, & les efforts qu'il emploie pour faire servir l'exercice de ses facultés à sa perfection, autant que la nature le lui permet, le dédommagent abondamment du manque de cet instinct borné & incapable d'être perfectionné. A peine commence-t-il à jouir de la lumière du soleil, que la nature entière travaille déjà à son avan-

tage. Entre les objets qui l'entourent, les uns exercent ses sens, son imagination, sa mémoire; d'autres aiguïssent des facultés plus nobles, l'entendement, la raison, la pénétration. Le beau dans la nature forme son goût & rend ses sentimens plus délicats; le sublime excite son admiration, & transporte l'ame au-delà de tout ce qui est périssable. L'ordre, l'harmonie, la symétrie lui causent, non-seulement un plaisir noble & raisonnable, mais occupent encore les forces de son esprit de la manière la plus convenable à sa nature. Bientôt il entre en société avec ses semblables; dans cette société on se facilite réciproquement les chemins du bonheur. Là, vous verrez fleurir en lui de grandes perfections, qui jusqu'alors n'avaient été que comme des germes imperceptibles: déjà il reconnaît des devoirs, il acquiert des droits, des prétentions, il se soumet à des obligations qui l'élèvent à la classe des êtres moraux; il se grave en lui des notions de justice, d'équité, de bienfaisance, d'estime, de réputation, d'honneur, & de gloire. L'amour naturel de ses proches s'étend, & devient amour de l'humanité; la compassion innée devient en lui la débonnairété, la bienfaisance, la générosité. Peu après le commerce, la compagnie,

La conversation de ses semblables développent & font parvenir à leur maturité toutes ses vertus sociales, excitent son cœur à l'amitié, son ame au courage, son esprit à l'amour de la vérité, embellissent sa vie par un échange réciproque d'attachement & de services, par une succession agréable du sérieux & de la gaité, de la méditation & de l'amusement. Ces agrémens de la société surpassent sans doute en douceur tous les sombres plaisirs du solitaire : aussi est-il vrai que la possession de tous les biens du monde, la jouissance des plus vives voluptés devient fade, sans partage & sans communication ; que les ouvrages les plus sublimes & les plus pompeux de la nature font moins d'impression sur l'animal social qu'un seul regard de son semblable. Lorsqu'enfin cet être, conduit par la raison, acquiert de justes idées de la Divinité & de ses attributs. Quel pas décisif dans le chemin de la perfection ! De la société de ses pareils il entre dans celle de son Créateur ; il apprend à connaître dans quelle relation il est aussi-bien que tout le genre humain, tout le monde, tant animé qu'inanimé, avec l'Auteur & le Conservateur de ce tout. L'ordre universel des causes & des effets dans la nature, devient aussi l'ordre des vues & des moyens de ses actions. Les cho-

les dont il avoit jusqu'ici joui sur la terre étaient comme tombées des nues pour lui ; mais déjà les nuages s'écartent, & il voit la main bienfaisante qui les faisait descendre. . . . Il est vrai que les traits de ce tableau conviennent moins à l'homme en général qu'à certaines âmes nobles & privilégiées qui font l'ornement de l'humanité ; mais tirons ici la ligne de séparation entre les esprits supérieurs ; il suffit qu'ils appartiennent tous à la même classe, & qu'ils ne diffèrent que du plus au moins. Depuis l'homme le plus ignorant jusqu'à l'intelligence la plus élevée, tous les êtres susceptibles de connaissances & de réflexions ont une destination conforme à la sagesse de Dieu, & à leur propre capacité, c'est de travailler à se perfectionner eux-mêmes & à perfectionner les autres. Rien de ce qui respire & qui pense ne peut s'empêcher d'exercer & de former ses connaissances & ses goûts, pour s'avancer à pas plus ou moins tardifs vers le but ; mais ce but, quand sera-t-il atteint ? Il paraît qu'il ne le sera jamais au point qu'il n'y ait encore beaucoup de chemin à faire, de nouvelles perfections à acquérir ; car des êtres créés ne peuvent jamais parvenir à un point de perfection, au-delà duquel on ne puisse

plus rien concevoir ; à mesure qu'ils s'élèvent , de nouvelles perspectives se découvrent à leurs yeux , & les invitent à redoubler leurs pas ; le fruit de leurs efforts ne peut être qu'un progrès continu , l'ouvrage du tems. C'est par l'imitation de la Divinité que l'on s'approche de plus en plus de sa souveraine perfection. . . . La tendance à l'infini est conforme à l'essence , aux propriétés & à la destination des êtres spirituels ; & les ouvrages du Très-Haut sont plus que suffisans pour nourrir sans fin cette avidité. Plus nous pénétrerons dans les mystères de la nature , plus il s'offrira de merveilles à nos regards curieux , plus nous sonderons , plus nous trouverons d'abîmes nouveaux ; plus nous jouirons , plus les sources de nos plaisirs deviendront inépuisables „



ANGLETERRE.

IV. *Reasons against the intended Bill &c.*
Raisons contre le bill qu'on se propose de
faire pour borner la liberté de la presse.
Londres. Wilkié. in-octavo.

Le peuple Anglais envisage la liberté de

la presse comme le plus sûr garant de la liberté politique. Il regarde la permission de parler & d'écrire sur toutes les matieres de l'administration, comme une sauve-garde contre la tyrannie, par la facilité qu'elle donne au citoyen d'éveiller la nation sur ses intérêts, de l'avertir des dangers qui la menacent, en lui découvrant les intrigues qui se forment contre sa liberté. L'Anglais s'imagine que cela peut le mettre en état de prévenir des changemens dangereux dans le gouvernement. Mais ces esprits républicains, si faciles à s'allarmer, paraissent confondre la liberté avec la licence. Il est sans doute essentiel de maintenir la première, elle ne peut être qu'utile à la propagation & à la défense de la vérité; mais la seconde doit être réprimée & proscrite dans tous les états bien policés; elle ne sert qu'à aigrir les esprits, qu'à faire naître les haines nationales, elles tendent insensiblement à l'indépendance & à la révolte. On se permet de tourner en ridicule les personnes qui sont à la tête de l'administration, bientôt on les fait haïr, & on peut en venir à des émeutes qu'il est quelquefois très-difficile de prévenir & d'arrêter. L'auteur de cette brochure curieuse, a saisi toutes ces observations, il concilie la liberté

de la presse, avec la décence, & il conclut en condamnant hautement ces libelles injurieux qui paraissent assez fréquemment à Londres, contre les gens en place.



V. *Transactions &c. Transactions de la société philosophique de Philadelphie, pour l'avancement des connaissances utiles. Philadelphie, dans l'Amérique septentrionale. 1771.*

Il s'était formé, il y a quelques années, à Philadelphie, deux sociétés qui se proposaient un même but, en s'occupant séparément de hâter les progrès des bonnes connaissances. Les savans qui en étaient membres, songèrent à se réunir pour ne former qu'un seul corps, & ils y réussirent en 1769, sous la protection du gouvernement de la province. Ils établirent des réglemens pleins de sagesse, pour ordonner l'élection des membres de la société, les fonctions des officiers, les prix, les dépenses à faire, & en général tout ce qui se rapporte à un bon gouvernement. On trouve tous ces détails à la tête du premier volume des mémoires, qui contient un choix des meil-

leures pieces présentées à l'Académie pendant les deux années précédentes. Elles ont été recueillies par un comité chargé d'aider les secrétaires qui devaient présider à l'impression de ce volume. L'ouvrage est divisé en quatre sections, la première qui est la plus ample, contient des détails très-curieux & des observations fort exactes sur le passage de Vénus sous le disque du soleil; on y a inséré d'autres observations faites le 9 novembre 1770, sur le passage de Mercure. La seconde section se rapporte à l'agriculture. La troisième est un recueil d'observations sur divers objets intéressans. La quatrième est consacrée à la médecine. On a réservé pour la fin, quelques mémoires curieux qui n'avaient pas un rapport direct avec les objets qu'on s'était proposé de traiter. C'est ainsi que les bonnes études qui ont déjà fait des progrès si rapides dans le nord de notre continent, commencent à s'étendre au-delà de l'océan, dans les colonies de l'Amérique. Si elles doivent faire le tour du globe; il s'écoulera bien des siècles avant que ce goût si digne de l'honneur, se ranime dans les contrées dont il faisait autrefois la gloire & le bonheur.



I T A L I E.

VII. *Del Theatro &c. Du Theatre: Rome, 1772. Chez Casaletti, in-octavo.*

Ce petit traité n'est qu'une compilation. L'auteur qui veut être de bonne-foi, avoue ingénument qu'il a consulté les ouvrages de MM. d'Alembert, le Batteux & d'autres. Les moines de Rome, scandalisés de quelques faillies de l'auteur, en ont fait défendre le débit. On y raconte par exemple, que dans un *auto sacramentale* Espagnol, la piece finissait par ces mots: *ite, comedia est.* Dans un autre endroit, en parlant des effets de la musique, on rapporte assez plaisamment l'opinion que S. Augustin a soutenue dans la Cité de Dieu, sur la chute des murailles de Jérico. Suivant ce pere, ces murailles tomberent par un effet purement physique du son des trompettes: sur quoi l'auteur ne manque pas de s'écrier: *quelles trompettes! Quelles murailles!*

Parmi beaucoup de légèreté & d'étourderie, on trouve dans ce livre les règles & l'histoire des différentes especes de drames, & des réflexions très-justes, sur la danse & sur la musique. L'auteur qui est en même tems homme de lettres & architecte, donne le

plan d'un théâtre magnifique. Il faudrait rappeler pour le construire les tems des Romains. Dans les plans, les coupes & les élévations qu'il en a données, on remarque le gout de la bonne architecture, & beaucoup de connaissance des théâtres anciens.



VII. On a vu dans les papiers publics la découverte qu'on a faite du *tombeau d'Homere* ? voici les nouveaux détails qu'on en donne.

Depuis la découverte des marbres de Paros, par le comte d'Arondel, on fait qu'Homere vivait l'an 676 de l'ere attique, sous Diognete, Archonte, 907 ans avant J. C. On est instruit qu'il mourut au port d'Ios, aujourd'hui Nio, l'une des Sporades, où il avait abordé en allant de Samos à Athenes. Les habitans d'Ios, situé comme l'est maintenant Nio, sur une hauteur voisine, descendaient sur le rivage pour prendre soin de ce grand homme pendant sa maladie, & après sa mort ils lui érigerent un tombeau. Le tombeau a été cherché vainement par plusieurs voyageurs, & il vient d'être découvert par le comte de Grunn, officier Hol-

landais au service de la Russie, qui a visité différentes isles de l'archipel. C'est un sarcophage de 15 pieds de haut, sur 7 de long & 4 de large, composé de 6 pierres, sur l'une desquelles est gravée une inscription grecque, probablement la même qui est rapportée par Hérodote, & qui, suivant cet historien, fut mise sur le tombeau d'Homere long-tems après sa mort. Le squelette de ce poëte immortel a été trouvé assis dans l'intérieur, mais la première impression de l'air l'a fait tomber en poudre. On peut conclure de là que l'usage de brûler les morts n'était pas général dans l'ancienne Grece. On a trouvé dans le tombeau un vase de marbre que le comté de Grunn appelle un écritoire; une pierre légère, de forme triangulaire, qu'il croit être une plume pour écrire, & un stilet fait de la même pierre, qu'il regarde comme une espece de canif propre à tailler la plume. Cela prouverait que les Grecs avaient dès ces tems-là l'usage de l'écriture, & confirmerait la conjecture de M. *Freret* sur l'ancienneté de cet art. Il y avait encore plusieurs petites statues, ayant au dos des inscriptions qu'on n'a pas pu lire. On a découvert dans la même isle plusieurs autres tombeaux, dans chacun

desquels il y avait une médaille, que les anciens mettaient dans la bouche des morts, pour payer le passage du Styx. Le comte a cherché sans succès le tombeau de la mère du poète, que l'on voyait encore à Jos du tems de Pausanias.



TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

Discours sur l'utilité des sciences & des arts dans un état , lu par M. Thiebault , dans la séance de l'académie de Berlin , du 27 janvier dernier.

Le morceau précieux que nous donnons ici en entier nous parvint trop tard pour que nous pussions l'insérer dans le journal précédent. Ceux qui aiment les sciences & les arts seront flattés de les voir défendues avec tant de chaleur & de dignité , par un héros qui les cultive , & qui ne s'en est déclaré le protecteur qu'après en avoir goûté les délices & reconnu l'utilité. La récompense d'un zele si rare dans ceux qui occupent le premier rang , c'est l'admiration de ses contemporains , & les suffrages de la postérité , qui se réuniront pour placer le PHILOSOPHE DE SANS-SOUCI au rang des plus grands rois & des plus célèbres littérateurs.

Des personnes peu éclairées ou peu sincères, ont osé se déclarer les ennemies des sciences & des arts ; s'il leur a été permis de calomnier ce qui fait le plus d'honneur à l'humanité, à plus forte raison doit-il être permis de le défendre ; c'est le devoir de tous ceux qui aiment la société, & qui ont un cœur reconnaissant de ce qu'ils doivent aux lettres ; le malheur veut que souvent des paradoxes fassent plus d'impression sur le public que des vérités ; c'est alors qu'il faut le détromper & confondre, par de bonnes raisons, & non par des injures, les auteurs de telles rêveries. Je suis honteux de dire dans cette académie, qu'on a eu l'effronterie de mettre en question si les sciences sont utiles ou nuisibles à la société : chose sur laquelle personne ne devrait avoir de doute. Si nous avons de la préférence sur les animaux, ce n'est certainement pas par les facultés du corps ; mais c'est par l'esprit plus étendu que la nature nous a donné ; & ce qui distingue l'homme de l'homme, c'est le génie & les connaissances. D'où viendrait la distance infinie qu'il y a entre un peuple policé & un peuple barbare, si ce n'est que l'un est éclairé, & que l'autre végète dans l'abrutissement & dans la stupidité ?

Les

Les nations qui ont jouï de cette supériorité ont été reconnaissantes envers ceux qui leur ont procuré cet avantage ; de là vient la juste réputation dont jouissent ces lumières de l'univers, ces sages qui, par leurs savans travaux, ont éclairé leurs compatriotes & leur siècle.

L'homme est peu de chose par lui-même ; il naît avec des dispositions plus ou moins propres à se développer, mais il faut les cultiver ; il faut que ses connaissances se multiplient, pour que ses idées puissent s'étendre ; il faut que la mémoire se remplisse, pour que ce magasin fournisse à l'imagination des matières sur lesquelles elle puisse s'exercer, & que le jugement se raffine pour tirer parti de ses propres productions. L'esprit le plus vaste, privé de connaissances, n'est qu'un diamant brut, qui n'a guère de prix qu'après avoir été taillé par les mains d'un habile lapidaire. Que d'esprits perdus ainsi pour la société ! Et que de grands hommes en tout genre étouffés dans leur germe, soit par l'ignorance, soit par l'état abject où ils se trouvaient placés !

Le véritable bien de l'état, son avantage & son lustre, exigent donc que le peuple qu'il contient soit le plus instruit & le plus éclairé qu'il est possible, pour lui fournir

Des personnes peu éclairées
 ceres, ont osé se déclarer les ennemis
 sciences & des arts; s'il leur a été
 calomnier ce qui fait le plus d'honneur
 l'humanité, à plus forte raison il leur
 permis de le défendre; c'est le droit de
 tous ceux qui aiment la société, & ont
 un cœur reconnaissant de ce qu'elle leur
 aux lettres; le malheur veut qu'il y ait
 des parasites qui fassent plus d'impair
 le public que des vérités; c'est à eux
 faut les empêcher & confondre
 bon sens, & non par de vaines
 les belles lettres & de telles rêveries. Je
 teur dans cette académie, & de mettre en qu
 eu de utiles ou nuisibles
 f de quelle personne ne
 nous avons de
 laux, ce n'est cor
 sultés du corps,
 is étendu que la
 & ce qui distin
 c'est le génie
 trait la

Les villes immenses que dans les ha-
bités, il arrive de même que la contagion
vice fait plus de progrès dans les cités
fourmillent de peuple, que dans les cam-
pagnes, où les travaux journaliers & une
vie plus retirée conservent la simplicité des
mœurs dans leur pureté.

Il s'est trouvé de faux politiques, resser-
rés de leurs petites idées, qui, sans ap-
profondir la matière, ont cru qu'il était
facile de gouverner un peuple igno-
rant, qu'une nation éclairée. C'est
mal à propos de flatter, tandis
que la nature même prouve que plus le peuple
est éclairé, plus il est capricieux & obstiné;
la vanité est bien plus grande de vain-
cre un peuple ignorant, que de persuader des
hommes à un peuple assez policé pour en-
tendre la raison. Le beau pays que celui où
l'on ne demeurerait continuellement
heureux & où il n'y aurait qu'un seul hom-
me, borné que les autres ! Un tel
peuple, rempli d'ignorans, ressemblerait au pa-
radis perdu de la Genèse, qui n'était habité
que par des bêtes.

quoiqu'il ne soit pas nécessaire de prou-
ver à cet illustre auditoire, & dans cette
assemblée des arts & les sciences pro-
fane, la vérité qu'ils donnent d'éclai-

en chaque genre, un nombre de sujets habiles, & capables de s'acquitter avec dextérité, des différens emplois qu'il faut leur confier.

Ceux qui, par le hazard de la naissance, sont dans une position à pouvoir apprécier les torts infinis que souffrent plus ou moins les gouvernemens Européens, par les fautes dont l'ignorance est la cause, ne sentiront peut-être pas aussi vivement ces inconvéniens, que s'ils en avaient été les témoins. On pourrait rapporter une multitude de ces exemples, si la matière & l'étendue de ce discours ne nous resserraient dans de justes bornes; c'est la paresse qui dédaigne de s'instruire; c'est l'ignorance ambitieuse qui prétend à tout & qui est incapable de tout, qu'aurait dû fronder je ne fais quel philosophe, qui ne débitant que des paradoxes, a osé soutenir que les sciences sont pernicieuses, qu'elles ont rendu les vices plus raffinés, & qu'elles pervertissent les mœurs. De pareilles faussetés sautent aux yeux, & sous quelque apparence qu'on les présente, il demeure constant que la culture de l'esprit le rectifie au lieu de le dépraver. Qu'est-ce qui corrompt les mœurs? Ce sont les mauvais exemples; & comme les maladies épidémiques font de plus grands ravages

dans les villes immenses que dans les hameaux , il arrive de même que la contagion du vice fait plus de progrès dans les cités qui fourmillent de peuple , que dans les campagnes , où les travaux journaliers & une vie plus retirée conservent la simplicité des mœurs dans leur pureté.

Il s'est trouvé de faux politiques , resserrés dans leurs petites idées , qui , sans approfondir la matiere , ont cru qu'il était plus facile de gouverner un peuple ignorant & stupide , qu'une nation éclairée. C'est vraiment puiffamment raisonner , tandis que l'expérience prouve que plus le peuple est abruti , plus il est capricieux & obstiné ; & la difficulté est bien plus grande de vaincre son opiniâtreté , que de persuader des choses à un peuple assez policé pour entendre la raison. Le beau pays que celui où les talens demeureraient continuellement étouffés , & où il n'y aurait qu'un seul homme moins borné que les autres ! Un tel état peuplé d'ignorans , ressemblerait au paradis perdu de la Genèse , qui n'était habité que par des bêtes.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de prouver à cet illustre auditoire , & dans cette académie , que les arts & les sciences procurent autant d'utilité qu'ils donnent d'éclat

aux peuples qui les possèdent ; il ne sera peut-être pas inutile d'en convaincre un genre de personnes moins éclairées , pour les prémunir contre des impressions que de vils sophistes pourraient faire sur leurs esprits. Qu'ils comparent un sauvage du Canada avec quelque citoyen d'un pays policé de l'Europe , & tout l'avantage sera en faveur de ce dernier. Comment peut-on préférer la nature grossière à la nature perfectionnée, le manque de moyens de subsister à une vie aisée , la grossièreté à la politesse, la sûreté des possessions dont on jouit à l'abri des loix, au droit du plus fort, & au brigandage qui anéantit l'état des fortunes & des familles.

La société formant un corps de peuple, ne saurait se passer ni des arts ni des sciences. C'est par le nivellement de l'hydraulique , que les contrées situées le long des fleuves se mettent à couvert des débordemens & des inondations. Sans ces arts, des terrains féconds se changeraient en marais mal-sains , & priveraient nombre de familles de leur subsistance. Les terrains les plus élevés ne sauraient se passer d'arpenteurs , pour mesurer & partager les champs. Les connaissances physiques , bien constatées par l'expérience , contribuent à perfectionner la

culture des terres, & sur-tout le jardinage. La botanique qui s'applique à l'étude des simples, & la chimie qui fait en extraire les sucç spiritueux, servent au moins à fortifier notre espérance durant nos maux, si même leur propriété n'a pas la vertu de nous guérir. L'anatomie guide à demi la main du chirurgien dans ces opérations douloureuses, mais nécessaires, qui sauvent une partie de notre existence aux dépens de la partie endommagée. La mécanique sert à tout : faut-il enlever ou transporter un fardeau, c'est elle qui le meut : faut-il creuser dans les entrailles de la terre, pour en tirer les métaux, c'est elle qui, par des machines ingénieuses, dessèche les carrieres, & délivre le mineur de la surabondance des eaux qui le feraient périr & cesser son travail. Faut-il construire des moulins pour nous broyer l'aliment le plus connu & le plus nécessaire, c'est la mécanique qui les perfectionne, c'est elle qui soulage les ouvriers, en rectifiant les diverses especes de métiers sur lesquels ils travaillent. Tout ce qui est machine est de son ressort ; & combien n'en faut-il pas dans tous les genres ? L'art de construire un vaisseau est peut-être un des plus grands efforts de l'imagination ; mais que de connaissances ne faut-il pas que

le pilote possède pour diriger ce bâtiment & braver les flots en dépit des vents ? Il faut qu'il ait étudié l'astronomie, qu'il ait de bonnes cartes marines, une notion exacte de la géographie, de l'habileté dans le calcul, pour connaître l'étendue qu'il a parcourue & le lieu où il se trouve, à quoi il sera secouru à l'avenir par des pendules qu'on vient récemment de perfectionner en Angleterre. Les arts & les sciences se tiennent par la main; nous leur devons tout; ce sont les bienfaiteurs du genre humain. Le citoyen des grandes villes en jouit sans que sa mollesse orgueilleuse sache ce qu'il en coûte de veilles & de travaux, pour fournir à ses besoins & contenter ses goûts souvent bizarres.

La guerre, quelquefois nécessaire, & souvent entreprise trop légèrement, que n'exige-t-elle pas de connaissances ? La seule découverte de la poudre en a tellement changé la méthode, que les grands héros de l'antiquité, s'ils pouvaient revenir au monde, seraient obligés de se mettre au fait de nos découvertes, pour conserver la réputation qu'ils ont si justement acquise. Il faut, dans ces tems modernes, qu'un guerrier étudie la géométrie, la fortification, l'hydraulique, la mécanique, pour construire les forts,

former des inondations artificielles , connaître la force de la poudre , calculer le jet des bombes , favoir diriger l'effet des mines , faciliter le transport des machines de guerre ; il faut qu'il sache à fond la castramétation & la tactique , la mécanique de l'exercice ; qu'il ait une connaissance exacte des terrains & de la géographie , & que ses projets de campagne soient semblables à une démonstration géométrique , quoiqu'il soit borné à l'art conjectural. Il doit avoir la mémoire remplie de toute l'histoire des guerres précédentes , pour que son imagination ait la liberté d'y puiser , comme dans une source féconde.

Mais les généraux ne sont pas les seuls obligés de recourir aux archives du tems passé : le magistrat , le jurisconsulte , ne sauraient s'acquitter de leurs devoirs , s'ils n'ont bien approfondi cette partie de l'histoire qui concerne la législation. Il faut non-seulement qu'ils aient étudié l'esprit des loix du pays qu'ils habitent , mais qu'ils sachent encore celles des autres peuples , & à quelles occasions elles ont été promulguées ou abolies.

Ceux même qui se trouvent à la tête des nations , & ceux qui administrent sous eux les gouvernemens , ne sauraient se passer

d'étudier l'histoire ; c'est leur bréviaire ; c'est un tableau qui leur représente les plus fines nuances des caractères & les actions des hommes puissans , leurs vertus , leurs vices , leurs succès , leurs malheurs , leurs ressourcés. Dans l'histoire de leur patrie , qui doit attirer leur attention principale , ils trouvent l'origine des institutions bonnes ou mauvaises , & une chaîne d'événemens liés les uns avec les autres , qui les conduit jusqu'au tems présent ; ils y trouvent les causes qui ont rompu ces liens , des exemples à suivre , des exemples à éviter. Mais quel objet de méditation pour un prince , que de passer en revue cette multitude de souverains que l'histoire lui présente ! Il s'en trouve nécessairement dans ce nombre de son caractère , ou dont les actions ont quelque rapport aux siennes ; & dans le jugement que la postérité en a porté , il voit , comme dans un miroir , l'arrêt qui l'attend dès que sa dissolution totale aura fait évanouir la crainte qu'il inspire.

Si les historiens sont les précepteurs des hommes d'état , les dialecticiens ont été les foudres des erreurs & des superstitions. Ils ont combattu & défait les chimères des charlatans sacrés & profanes ; sans eux nous immolerions peut-être encore , comme nos

ancêtres, des victimes humaines à des dieux fantastiques ; nous adorerions l'ouvrage de nos mains ; obligés de croire, sans oser réfléchir, il nous ferait peut-être encore interdit de faire usage de notre raison sur la matiere qui importe le plus à notre destinée ; nous acheterions au poids de l'or, comme nos peres ; des passeports pour le paradis, des indulgences pour les crimes ; les voluptueux se ruineraient pour ne point entrer en purgatoire ; nous dresserions encore des bûchers pour brûler ceux dont les opinions ne seraient pas les nôtres ; la nécessité des actions vertueuses serait remplacée par de vaines pratiques ; & des fourbes tonsurés nous pousseraient au nom de la divinité, à commettre les plus horribles forfaits. Si le fanatisme subsiste encore en partie, il faut l'attribuer aux profondes racines qu'il a poussées dans des tems d'ignorance, de même qu'à l'intérêt de certains corps vêtus en soutanne, noirs, bruns, gris, blancs ou pies, qui réchauffent ce mal & en redoublent les accès, pour ne pas perdre la considération où ils se maintiennent encore dans l'esprit du peuple. Nous convenons que la dialectique n'est pas à la portée de la populace : cette portion nombreuse de l'espece humaine fera toujours la der-

niere à se deffiller les yeux , & quoiqu'en tout pays elle ait le dépôt de la superstition en garde , il n'en est pas moins vrai de dire qu'on est parvenu à la détromper des sortiers , des possédés , des adeptes , & d'autres inepties aussi puériles. Nous devons ces avantages à une étude plus scrupuleuse qu'on a faite de la nature ; la physique s'est associée à l'expérience ; on a porté la plus vive lumière dans ces ténèbres qui cachaient tant de vérités à la docte antiquité ; & quoique nous ne puissions parvenir à la connaissance des premiers principes secrets que le grand géometre s'est réservés pour lui seul , il s'est trouvé néanmoins que des puissans génies qui ont découvert les loix éternelles de la pesanteur & du mouvement ; un chancelier *Bacon* , le précurseur de notre philosophie , ou pour mieux dire , celui qui en a deviné & prédit les progrès , a mis le chevalier *Newton* sur les voies de ses merveilleuses découvertes. *Newton* parut après *Descartes* , qui ayant décrédité les erreurs anciennes , les avait remplacées par les siennes propres. On a depuis pesé l'air * ; on a mesuré les cieux ; on a calculé la marche des corps célestes , qui se meuvent avec une vitesse infinie ** ;

* Torricelli. ** Newton.

on a prédit les éclipses ; on a découvert une propriété inconnue de la matiere , la force électrique , dont les effets étonnent l'imagination , & sans doute que dans peu le retour des cometes pourra se prédire comme les éclipses ; mais nous devons déjà au savant *Bayle* d'avoir dissipé l'effroi que ce phénomène causait aux ignorans. Avouons-le : autant que la faiblesse de notre condition nous humilie , autant les travaux de ces grands hommes nous relevent le courage , & nous font sentir la dignité de notre être.

Les fourbes & les imposteurs sont donc les seuls qui puissent s'opposer aux progrès des sciences , & qui puissent prendre à tâche de les décrier , puisqu'ils sont les seuls auxquels les sciences soient nuisibles. Dans ce siècle philosophe. où nous vivons , on n'a pas seulement dénigré les hautes sciences ; il s'est trouvé des personnes d'assez mauvaise humeur , ou plutôt assez dépourvues de sentiment & de goût , pour se déclarer les ennemis des belles-lettres. A leur sens , un orateur est un homme qui s'occupe plus à bien dire qu'à penser juste , un poète est un fou qui s'amuse à mesurer des syllabes ; un historien est un compilateur de mensonges ; ceux qui s'occupent à les lire perdent leur tems , & ceux qui les admirent

sont des esprits frivoles. Ils proscriraient les fictions anciennes, ces fables ingénieuses & allégoriques qui renfermaient tant de vérités. Ils ne veulent pas concevoir que si *Amphion*, par les sons de sa lyre, bâtit les murs de Thebes, c'est dire que les arts adoucirent les mœurs des sauvages humains, & donnerent lieu à l'origine des sociétés.

Il faut avoir l'ame bien dure pour vouloir priver l'espece humaine des consolations & des secours qu'elle peut puiser dans les belles-lettres, contre les amertumes dont la vie est remplie. Qu'on nous délivre de nos infortunes, ou qu'on nous permette de les adoucir. Ce ne fera pas moi qui répondrai à ces ennemis atrabilaires des belles lettres; mais je me servirai des paroles de ce consul-philosophe, le pere de la patrie & de l'éloquence : les lettres, dit-il, cultivent la jeunesse, réjouissent la vieillesse, donnent du lustre à la fortune, offrent un asile & consolent dans la disgrâce, plaisent au dedans de la maison, n'importunent pas au dehors, veillent les nuits avec nous, voyagent avec nous, résident aux champs avec nous. * Fussions-nous même incapables d'y parvenir, ou bien d'en goûter les char-

* Oraison pour le poëte Archias.

mes , nous devrions toujours les admirer , à ne les voir que dans les autres.

Que ceux qui aiment tant à déclamer , apprennent à respecter ce qui est respectable ; & au lieu de censurer des occupations également honnêtes & utiles , qu'ils répandent plutôt leur bile sur l'oisiveté , qui est mere de tous les vices. Si les sciences & les arts n'étaient pas d'une nécessité indispensable aux sociétés , s'il n'y avait pas de l'utilité , de l'agrément & de la gloire à les cultiver , comment la Grece aurait-elle jetté le vif éclat dont elle éblouit encore nos yeux , dans ces tems mémorables où elle porta les *Socrate* , les *Platon* , les *Aristote* , les *Alexandre* , les *Péricles* , les *Thucydide* , les *Euripide* , les *Xenophon* ? Les faits vulgaires s'effacent de la mémoire , mais les actions , les découvertes , les progrès des grands hommes , font des impressions durables.

Il en fut de même chez les Romains ; leur beau siecle fut celui où le stoïque *Caton* périt avec la liberté , où *Cicéron* foudroyait *Verrès* , publiait son livre des *Offices* , ses *Tusculanes* , son ouvrage immortel de la nature des dieux , où *Varron* écrivait ses origines & son poeme sur la guerre civile , où *Cesar* effaça par sa clémence ce que son usurpation avait d'odieux , ou *Virgile* réci-

tait son *Enéïde*, où *Horace* chantait ses odes, où *Tite-Live* transmettait à la postérité l'histoire de tous les grands hommes qui avaient illustré la république. Que chacun se demande dans quel tems il aurait voulu naître dans *Athenes* ou à *Rome*, sans doute qu'il choisira ces époques brillantes.

Une affreuse barbarie succéda à ces tems de gloire ; un débordement de peuples féroces couvrit presque toute la face de l'Europe. Ils amenèrent avec eux le vice & l'ignorance, qui préparèrent les voies à la superstition la plus outrée. Ce ne fut qu'après onze siècles d'abrutissement, que la terre put se dégager de cette rouille ; & dans cette renaissance de lettres, on fait plus de cas des bons auteurs, qui les premiers illustrèrent l'Italie, que de *Leon X* qui les protégea. *François I* jaloux de cette gloire, voulut la partager ; il fit des efforts inutiles pour transplanter ces plantes étrangères dans un sol qui n'était point encore préparé pour elles ; & ce ne fut qu'à la fin du règne de *Louis XIII*, & sous celui de *Louis XIV*, que commença ce beau siècle où tous les arts & toutes les sciences s'acheminèrent, d'une marche égale, au point de perfection où il est permis aux hommes d'atteindre.

Depuis , les différens arts se répandirent par-tout, le Dannemark avait déjà produit un *Tycho-Brabé* , la Prusse un *Copernic* , l'Allemagne se glorifia d'avoir donné le jour *Leibnitz*. La Suede aurait également augmenté la liste de ces hommes célèbres , si les guerres perpétucllcs où cette nation se trouvait engagée alors, n'avaient pas nui aux progrès des arts.

Tous les princes éclairés ont protégé ceux dont les savans travaux ont honoré l'esprit humain ; & les choses de nos jours en sont venues au point, que , pour peu qu'un gouvernement Européen négligeât d'encourager les sciences, il se trouverait bientôt arriéré d'un siècle à l'égard de ses voisins ; la Pologne en fournit un exemple palpable.

Nous voyons une grande Impératrice se faire un point d'honneur d'introduire & d'étendre les connaissances dans ses vastes états , & traiter comme une affaire importante tout ce qui peut y contribuer.

Qui ne ferait ému & touché , en apprenant l'honneur qu'on rend en Suede à la mémoire d'un grand homme ! Un jeune roi qui connaît le prix des sciences, y fait ériger actuellement un tombeau à Descartes , pour s'acquitter , au nom de ses prédécesseurs , de la reconnaissance qu'ils devaient à ses

talens. Quelle douce satisfaction pour cette *Minerve*, qui mit au jour, qui instruisit elle-même ce jeune *Télémaque*, de retrouver en lui son esprit, ses connaissances & son cœur ! Elle a droit de se complaire & de s'applaudir dans son ouvrage ; & s'il est interdit à nos cœurs d'épancher avec profusion tout ce que le sentiment nous inspire sur son sujet, au moins sera-t-il permis à cette académie, & à toutes celles qui existent, en lui offrant les hommages les plus sincères, de la placer avec reconnaissance dans le petit nombre des princesses éclairées qui ont aimé & protégé les lettres.



II. La sage volupté , à Eugénie.

C'EST à toi , chere *Eugénie* ,
 Que j'adresse cet essai ;
 Toi dont le brillant génie
 Fut toujours ami du vrai .
 Tu connais ma solitude ;
 J'y fais mon unique étude
 De chercher la vérité ;
 Mais sans toi , sans tes lumieres ,
 Par-tout mes faibles paupieres

Ne

Ne trouvent qu'obscurité,



Cet asile salutaire

A mes yeux a mille appas ;

Mais mon cœur peut-il se plaire,

Chère amie, où tu n'es pas ?

Non, cette aimable retraite

Ne me rend point satisfaite,

Ne m'offre aucun agrément !

Viens y répandre les graces

Qui toujours suivent tes traces,

Tout m'y paraîtra charmant.



Hors de l'embarras des villes,

Avec moi viens profiter

Des douceurs pures, tranquilles

Que l'amitié fait goûter.

D'entre nous sera bannie

La vaine cérémonie,

Fille de la fausseté.

Loin d'ici toute contrainte

Qui pourrait donner atteinte

A l'aimable liberté.



Jouissons dans le bel âge
 Des plaisirs, des ris, des jeux.
 L'on est toujours assez sage,
 Si l'on sait se rendre heureux.
 Sans redouter la censure,
 Faisons ce que la nature
 Inspire à nos jeunes cœurs ;
 Mais vivons dans l'innocence ;
 Quand on l'a pour sa défense,
 Doit-on craindre les censeurs ?



Les passions sont des vices,
 Le sage en doit être exempt.
 S'écrie, dans ses caprices,
 Un philosophe imprudent.
 Je sais qu'il faut les réduire,
 Mais qui prétend les détruire
 Ne détruit que son bonheur.
 La nature toujours sage
 Ne me défend pas l'usage
 Des biens que lui doit mon cœur.



Quelque sage trop austere,

Blâme-t-il ce sentiment ?

A sa morale sévere

Je répondrai brusquement ;

Toi dont la vertu rigide

Semble avoir l'orgueil pour guide,

A ton air, à tes discours,

On dirait que la sagesse

N'inspirant que la tristesse,

Fait le malheur de nos jours.



Apprends un plus doux système ;

La sagesse a des appas ;

Quand on la connaît, on l'aime,

Et par choix l'on suit ses pas.

Peut-on s'en faire une peine ?

Non, la sagesse ne gêne

Que l'homme né vicieux.

Quand on la chérit sans feinte,

Qu'on l'écoute sans contrainte,

Les plaisirs se goûtent mieux.



Il est des biens véritables

JOURNAL HELVETIQUE.

Dont la vertu fait le prix,
 Les maux sont inévitables,
 Mais les plaisirs sont permis;
 Quoiqu'en dise l'imposture,
 Le philosophe Epicure
 Fut sage & voluptueux.
 En recherchant les délices,
 Il savait bien que les vices
 Ne pouvaient le rendre heureux.



La volupté qui me charme,
 Avec la vertu d'accord,
 Me fait vivre sans allarme,
 Sans repentir, sans remords.
 N'est-ce pas le bien suprême,
 De pouvoir dire en moi-même
 De ces tranquilles plaisirs
 Je sens la douceur secrète,
 Car mon ame satisfaite
 N'a que d'innocens desirs.





QUATRIEME PARTIE.



LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.



T U R Q U I E.

Constantinople. Toutes les apparences réunies semblent annoncer une paix prochaine. On assure qu'un commissaire Russe est arrivé dans cette capitale, qu'il a eu plusieurs conférences avec le Grand-Seigneur & ses ministres, que l'on est convenu d'une suspension d'armes, & que depuis lors plusieurs courriers ont été dépêchés à toutes les puissances qui prennent intérêt à cette négociation.

Halil-Pacha, ci-devant gouverneur de Belgrade, est destiné à occuper la charge de grand-amiral sur la mer-noire. On mul-

tiplie les précautions pour assurer cette partie des états du Grand-Seigneur, & plusieurs bâtimens chargés de munitions de guerre & de bouche ont été envoyés à Oc-zacow.

On mande de Smÿrne qu'il s'est manifesté une maladie épidémique parmi les équipages Russes, que les vaisseaux de cette nation qui croisent dans l'Archipel sont en mauvais état, que leurs chefs ont été obligés de désarmer & de congédier tous les Albanois qui servaient sur la flotte, & que ces derniers commettent les plus grands désordres dans tous les lieux où ils se sont répandus depuis lors.

Foeta-pacha, de Tripoli ayant voulu imposer une taxe personnelle & exorbitante sur les habitans de cette ville & les négocians étrangers qui y résident, le peuple s'est soulevé, & a forcé le pacha à abandonner la ville & à prendre la route de Damas.

Osman, que la Porte a nommé pacha du Caire & seraskier, a envoyé ordre à plusieurs gouverneurs de se joindre à lui avec leurs troupes, pour le suivre en Egypte. On prétend qu'Aly-Bey commence à perdre de vue son projet de conquérir la Syrie, & pense sérieusement, de même que le cheik Daher, à faire sa paix avec la Porte, dont

toutes les forces pourraient agir contre lui, dès qu'elle n'aurait plus d'autre ennemi à combattre.

Suivant le rapport du patron d'une barque Tartare, la peste fait de grands ravages dans la Crimée, & a détruit une partie des troupes Russes qu'on y avait laissées à Orkapi & à Caffa.

R U S S I E.

Petersbourg. Le château de Moscow, qui, comme on l'a dit, a péri par un incendie, était construit en bois, & servait de logement aux troupes envoyées dans cette capitale pendant que la peste y régnait.

On assure que la négociation avec la Porte est tellement avancée que l'on est convenu d'un armistice, & que le lieu où doit se tenir le congrès pour traiter de la paix ayant été laissé par le Grand-Seigneur au choix de l'Impératrice notre souveraine, elle a désigné la ville de Bucharest, capitale de la Valaquie. D'autres prétendent que ce congrès se tiendra à Jassy, dans la Moldavie.

S U E D E.

Stockholm. Le roi a déclaré qu'il avait fixé le jour de son couronnement au 29 mai, & que le 17 juin suivant S. M. recevrait l'hon-

mage des différens ordres de l'état. L'acte d'affurance ou la capitulation royale, est devenu public depuis qu'ils a été signé par le roi. Il contient 24 articles. Les changemens qu'on y a faits sont relatifs aux questions importantes qui ont été traitées dans la présente diette. S. M. s'engage à procurer de tout son pouvoir le bien & le salut du royaume, à régner sans interruption, & à observer inviolablement les devoirs légitimes prescrits. Elle promet de plus, d'avancer par préférence ceux qui mériteront de l'être par leurs lumières ou leurs services, & que lorsqu'il s'agira de remplir des charges qui exigeront de l'habileté, des lumières & de l'expérience, elle n'aura aucun égard à la naissance, à la dignité, ou au caractère, enfin elle déclare que les paysans seront maintenus dans la possession des terres taxées de la couronne, qu'ils ont acquises, & que les mesures prises pour l'avancement de l'agriculture seront exécutées, &c.

La députation secrete, chargée de revoir les registres du sénat, examine attentivement la conduite que chaque sénateur a tenue depuis la dernière diette. Ceux-ci sont au nombre de 16, & l'on en tire un certain nombre qui travaillent dans les départemens particuliers de l'armée de terre, de

l'amirauté, de la chancellerie & de la justice.

Le comité secret, apres avoir pris en considération le mariage proposé du prince Charles avec la princesse de Schved, a refusé d'y consentir, fondé sur la situation actuelle des finances de l'état, qui ne permet pas de faire à ce prince un traitement assorti à son rang. Cette résolution a causé de grands débats dans la chambre de la noblesse, où l'on a prétendu que ce comité était dans l'erreur à cet égard.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Indépendamment de la commission chargée de faire le procès aux criminels-d'état actuellement emprisonnés, le roi en a nommé une autre composée de 36 personnes choisies dans tous les ordres de l'état. S. M. les a relevés du serment de fidélité & leur a imposé le plus profond secret sur tout ce qui peut concerner l'affaire soumise à leur jugement. Cette commission s'est assemblée plusieurs fois, & a d'abord pris en objet le cas des comtes Struensé & Brandt, à qui l'on a permis de prendre deux jurisconsultes pour plaider leur cause, d'écrire à leurs parens & d'en recevoir des lettres, mais toujours sous les yeux de ceux qui les gardent. Ils ont aussi été constamment assistés

par deux ecclésiastiques. Enfin, sur les conclusions du procureur du roi, ces deux comtes ont été condamnés à avoir la main droite coupée, la tête tranchée, & ensuite leurs corps coupés par quartiers & exposés sur la roue. Cette sentence, après avoir été lue publiquement sur la place du château de Copenhague, a été exécutée le 28 avril dernier, sur un échafaut dressé à cet effet hors de la ville, vis-à-vis la porte d'Orient. Et comme on a remarqué que cet échafaut a été enlevé immédiatement après, on croit pouvoir conclure que les autres personnes détenues ne subiront pas le supplice de mort.

Suivant des avis que l'on donne pour certains, le sort de la reine Caroline Mathilde est également décidé. Cette princesse, qui est à peine âgée de 20 ans, & dont le divorce avec le roi de Dannemarc a été prononcé, ne sera pas renfermée dans le château d'Albourg, comme on l'avait d'abord présumé. Elle conservera, avec sa liberté, toutes les prérogatives attachées à sa naissance & à son rang, & sera incessamment transportée sur une frégate anglaise à Lubeck, d'où elle se rendra au château de Zell, dans l'électorat de Hannover, pour y fixer son séjour. Sa maison est de 60 personnes, & n'est composée que d'Anglais & de Hannovriens. La princesse sa fille sera

élevée dans l'abbaye noble de Valloé en Zélande. S. M. a révoqué par une ordonnance les réglemens faits l'année dernière dans les états en Allemagne, & qui accordaient une liberté trop étendue relativement aux mariages en degrés prohibés & aux divorces, en conservant cependant l'exemption de toute flétrissure par rapport aux enfans légitimes.

P O L O G N E.

Varsovie. Il semble qu'à mesure que les espérances d'une paix prochaine entre la Russie & la Porte se fortifient, l'on a d'autant plus lieu de craindre une prolongation des maux qui affligent depuis long-tems ce royaume. L'ambassadeur de Russie auprès de notre cour, a déclaré que S. M. I. était dans l'indispensable nécessité de faire entrer dans la Pologne un nouveau corps de troupes que l'on fait monter à 20,000. hommes. L'envoyé du roi de Prusse a informé de même, que les troupes de sa nation avoient ordre d'agir contre les confédérés, & il y a eu déjà quelques hostilités commises de part & d'autre. D'un autre côté, les confédérés redoublent leurs efforts pour défendre l'ancienne constitution de la Pologne, & multiplient leurs enrôlemens. Une nouvelle confédération s'est formée en Cujavie & a fait

publier un manifeste qui porte les caractères du désespoir. Quoique cette capitale soit environnée de troupes Russes, on en a encore renforcé la garnison, qui est de 6000 hommes, & l'on prend toutes les précautions possibles pour prévenir les surprises de la part d'un ennemi que l'on paraît mépriser, mais que l'on redoute encore. Les différens partis qui dévastent la campagne en viennent souvent aux mains sans obtenir respectivement aucun avantage de quelque conséquence, & les avis varient toujours à cet égard.

Le corps de troupes Prussiennes qui occupait la Prusse Polonoise est entré dans la grande Pologne, & a été remplacé par d'autres régimens de la même nation. Le cordon Autrichien s'étend d'un autre côté depuis les frontières de la Silésie jusques dans la starostie de Zeps. Les Russes enfin s'avancent dans la Lithuanie. Telles sont les forces qui se réunissent actuellement, à ce qu'on prétend, contre les confédérés. Le château de Cracovie fut rendu aux Russes, le 26 du mois dernier, après une défense d'autant plus remarquable que la place n'était environnée que d'un simple mur, & que la garnison n'était que de 800 hommes. Elle sortit ce jour-là sans armes, mais M. de Choisy a obtenu que les officiers conserveraient

leurs équipages & les soldats leurs havresacs.

Dantzic. Il a été convenu entre les commandans des troupes Prussiennes & les magistrats de cette ville qu'on livrerait aux premiers les grains que l'on transporte ici. Leurs commissaires forment de gros magasins à Bromberg. Les contributions épuisent cette province. Deux bataillons Prussiens ont traversé la ville de Thorn, où il y a garnison Russe, ont passé la Vistule, & sont entrés dans le Palatinat de Cujavie. Un corps des mêmes troupes a forcé les confédérés à Kalisch & leur a fait plusieurs prisonniers ; c'est le général d'Anhalt qui a le commandement en chef dans la Prusse Polonoise, mais l'on assure que le Prince Henri de Prusse se rendra à Marienwerder pour y faire la revue des troupes du roi.

A L L E M A G N E.

Hambourg. On écrit des frontieres de Pologne que les comtes Potocki & Krazinski sont sur les confins de la Hongrie avec deux corps de troupes qu'ils cherchent à augmenter par des enrôlement, & qu'ils ont fait prendre les armes à un grand nombre de payfans des environs. Suivant des lettres de Petersbourg, les habitans de Moscow ont reçu ordre d'en sortir, la cour,

ayant résolu de faire fermer cette ville pour conserver les hommes, au cas que la maladie épidémique se manifeste de nouveau.

Berlin. Le gouvernement commence à ressentir les bons effets des récompenses & des distinctions qu'il a employées depuis quelques années, pour encourager toutes les branches de l'économie en particulier & l'industrie des habitans en général. On a vu naître une quantité considérable de manufactures & de fabriques; celles de soye sur-tout ont le plus prospéré. Il y a présentement dans la Marche, dans le Brandebourg, & même en Prusse, de grandes plantations de mûriers qui ont très-bien réussi. Celle qui se trouve dans le balliage de Zeoden, près Königsberg, est très-belle & en très-bon état. Elle est de 15000 mûriers, & c'est l'une des plus récentes qui aient été faites dans ce pays.

Dresde. La cour vient d'arrêter que l'on créera incessamment des papiers qui tiendront lieu d'espèces monnaies & ne porteront point d'intérêts. On payera en argent toutes les sommes au dessous d'une rixdalle & ce papier aura cours pour toutes les sommes au dessus. Il sera établi une caisse d'escompte où l'on pourra convertir le papier en argent, moyennant une perte de deux & demi pour cent. L'électeur payera les gages, appointe-

mens, pensions, la moitié en argent & moitié en papier, & la recette de ses caisses se fera aussi de la même manière. Les négocians de Leipck ont envoyé ici des députés chargés de faire tous leurs efforts pour empêcher l'exécution de ce projet.

Ratisbonne. L'affaire des douanes électorales de Bavière vient d'être terminée à l'avantage du commerce & du public. Par un décret du commissariat impérial, accompagné de deux décrets du conseil Aulique, l'électeur est obligé de remettre les péages sur le pied où ils étaient en 1608, & d'annuler tous ceux qui ont été établis depuis lors, comme aussi de faire constater du privilège impérial, en vertu duquel S. A. E. prétend être autorisée à doubler les droits de douane, du consentement des autres électeurs.

Vienne. S. M. I. résolue de connaître par elle-même toutes les provinces de la monarchie Autrichienne, a résolu de faire un voyage en Transylvanie; elle ne sera accompagnée que du maréchal Laszi & du général de Nostitz.

On a tenté à trois reprises de mettre le feu dans divers quartiers de cette capitale. On a réussi deux fois à l'éteindre; mais il a résulté de la troisième tentative un in-

cendie qui a consumé quelques maisons. De pareils accidens sont arrivés en d'autres lieux. Il est assez naturel de les regarder comme une suite de la misère qui regne dans les campagnes, & qui oblige leurs habitans à se jeter dans les villes, où ils cherchent les moyens les plus propres à pouvoir voler, au moyen du trouble & du désordre qu'on ne peut éviter dans les incendies. S. M. I. qui se plaît à multiplier les traits de bienfaisance, vient de faire aggrandir les hôpitaux de cette ville, en ajoutant les maisons voisines dont elle a fait l'acquisition à ses frais. Elle a aussi établi des pensions pour trois médecins, uniquement chargés de visiter les malades qui ne pourront y trouver de place.

I T A L I E.

On a appris par des lettres de Venise qu'il y avait eu jusqu'à neuf incendies consécutifs à Constantinople, & que la dernier a réduit en cendres plus de 600 maisons. Il y a tout lieu de croire que le feu a été allumé par les mécontents.

Divers papiers publics ont annoncé le mariage du prince Edouard Stuart, avec la princesse de Sloborg, très-riche héritiers, & ajoutent que deux cours catholiques font assurer à ce prince un appanage considérable.

Il a été fait une convention entre la cour de Vienne & la république de Venise, par l'effet de laquelle les sujets respectifs de ces deux puissances pourront désormais hériter dans l'un comme dans l'autre des deux états, de tous les biens meubles ou immeubles, excepté de ceux qui auront été acquis par contract.

Un navire arrivé à Livourne, venant du Caire, a rapporté la nouvelle que le fils aîné de l'empereur de Maroc était arrivé dans cette capitale de l'Egypte, accompagné de 50 grands de l'empire, & suivi de 20,000 pèlerins qui vont grossir la caravane de la Meque.

On a publié dans l'isle de Corse un édit concernant les ordres religieux, dont les articles sont à peu près les mêmes que ceux qui ont paru en France pour le même objet. Les hommes ne pourront entrer en religion qu'à 21 ans, & les filles à 18. Il ne pourra y avoir que deux couvens de la même règle dans une province, & qu'un dans la même ville. On n'y admettra que des naturels du pays, ou des étrangers naturalisés. Il y aura au moins quinze sujets dans chaque maison religieuse. Enfin elles seront toutes sans exception soumises irrévocablement à la juridiction épiscopale.

F R A N C E.

Paris. Un édit du roi, enregistré dans la cour des monnaies, le 31 mars, porte suppression des hôtels des monnaies dans treize villes du royaume qui en étaient pourvues, & de différens officiers relatifs à ces établissemens, avec réduction des gages au denier 20.

Le roi, par sa déclaration du même mois, fait défense à tous ceux de ses sujets qui ont professé la religion prétendue réformée, de vendre, durant trois ans, les biens immeubles qui leur appartiennent, & l'universalité de leurs mobiliers, sans en avoir obtenu la permission de S. M. par un brevet qui sera expédié par un de ses secrétaires d'état, pour la somme de 3000 livres & au dessus; & des intendans pour l'exécution de ses ordres dans les généralités ou provinces où ils sont demeurans, pour des sommes au-dessous de 3000 livres. La même ordonnance, règle pour ledit terme, les dispositions, donations, ou échanges, de même que le cas d'abandon de biens à des créanciers, de manière à prévenir toute fraude ou collusion. Quelques religieux bénédictins de la congrégation de S. Maur ayant obtenu de la cour de Rome des bulles

d'abbés *in partibus*, ont prétendu avoir un état en France, & être mis dans le rang des autres abbés & prélats du royaume, & que conséquemment, en conservant simplement l'habit de l'ordre, ils devaient être exempts de toute dépendance. Le général de la même congrégation s'y est opposé, l'archevêque de Paris est intervenu par une ordonnance en sa faveur, & cette affaire ayant été portée au parlement, ces religieux ont été condamnés à rentrer dans leurs couvens, pour y vivre selon la règle de S. Benoit, & le procureur du roi a été reçu appellant comme d'abus, des bulles d'abbés *in partibus*.

Il paraît une ordonnance du roi, en date du 1 février, par laquelle S. M. après avoir pris l'avis du louable Corps Helvétique & Liges-Grises, fait quelques changemens dans la composition des compagnies de fusiliers de son infanterie Suisse & Grisonne, pour les assimiler à celles de ses autres troupes d'infanterie, & les mettre en état de suivre l'uniformité & la précision prescrites dans ses manœuvres, & la formation de ses troupes d'infanterie en bataille. Cette ordonnance a été adressée à Monseigneur le Comte d'Artois, Colonel - Général des Suisses & Grisons, pour tenir la main à son

exécution. Le nouveau parlement de Bordeaux n'ayant pas cru devoir enregistrer l'édit pour la continuation des vingtièmes, ni obtempérer aux lettres de jussion qui avoient suivi ses remontrances, le Comte de Flumel, Lieutenant-Général, a eu ordre de se rendre au palais, & d'y faire enregistrer les édits & déclarations dont il s'agit, ce qui a été exécuté, & a été suivi de protestations de la part du parlement, qui, dit-on, a reçu ordre de se rendre à la suite de la cour.

Les limites des possessions Espagnoles & Françaises, dans l'isle de St. Domingue, n'étant pas exactement déterminées, les Espagnols ont voulu décider cette affaire par les armes, & ont pillé les habitations des Français. Ceux-ci ayant repoussé la force par la force, on en est venu aux mains, & il y a eu du monde tué de part & d'autre.

Strasbourg. A la sollicitation du premier président du Conseil Souverain de Colmar, la province a obtenu, moyennant un abonnement de 500 milles livres, qu'elle payera en dix termes d'une année chacun, exemption de l'impôt sur les papiers & cartons, de même que de différentes régies & de la création des nouveaux officiers, de sorte que l'Alsace conservera son commerce libre avec l'étranger, & tous ses autres droits.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres. Le roi s'étant rendu le 1 Avril au parlement; avec la cérémonie ordinaire, donne son consentement au bill tendant à régler les mariages dans la famille royale, à celui qui a pour objet le soulagement des débiteurs insolvables, & à d'autres moins importants. Le comité de la chambre des communes a examiné ce qui concerne le commerce des bleds, & pris à ce sujet plusieurs résolutions, dont les principales sont, que pendant un certain tems l'entrée en grains & en farines dans ce royaume, de même que des ris venant des colonies de l'Amérique, sera permise avec exemption de tous droits, & qu'il sera fait une loi qui décidera pour l'avenir de l'importation franche, ou assujettie aux droits de ces denrées, selon le prix courant auquel elles se vendront en Angleterre, & qu'il y aura un taux fixe à cet égard.

Les affaires de la compagnie des Indes occupent toute l'attention du parlement. Le Sr. Sullivan a présenté à la chambre des communes un projet pour les employés de cette compagnie, & sur la manière de rendre la justice dans le Bengale. Le lord Clive, sur le compte duquel on cherche à

jetter quelques soupçons, à raison de son immense fortune, travaille à sa justification, & a offert de soumettre sa conduite dans l'Inde, à l'examen le plus rigoureux. On l'accuse, de même que les autres officiers de la compagnie, d'en avoir dérangé les affaires, par l'exercice d'un despotisme odieux, auquel il est nécessaire de remédier. On a établi un comité à ce sujet, qui est composé de trente personnes, & devant qui on a porté les plaintes du marchand Arménien dont il a été parlé, de même que les procédés du gouverneur & du conseil de Calcutta.

L'on sait que les vaisseaux qu'on équipe dans divers ports de ce royaume ne sont destinés que pour former une escadre d'observation sur l'océan, & relever celles dont le tems de la croisière est expiré.

Par des avis reçus d'Irlande, les troupes réglées ont dissipé ou soumis sans beaucoup de peine, les séditieux qui s'étaient attroupés dans la partie septentrionale de ce royaume; leurs principaux chefs ont été faits prisonniers.

P A T S - B A S.

La Haye. Le roi de Dannemark ayant

réfolu d'établir un fanal dans le détroit du Sund, pour la fûreté de la navigation, & de faire payer aux vaiffeaux étrangers un impôt pour les fraix de fon entretien. Les Etats Généraux ont ordonné à leur miniftre auprès de cette cour, de faire des repréfentations à ce fujet. Mais comme S. M. a déclaré qu'elle fe chargeait de cet entretien jufques à la St. Michel, par forme d'effai, & que les maîtres des novices Hollandois qui ont paffé le détroit, reconnaiffent tous l'utilité de cet établiffement, l'affaire n'ef- fuiera pas d'autre difficulté que celle de la fixation de l'impôt.

L'empereur de Maroc ayant fait des demandes exorbitantes à la république, L. H. P. après avoir travaillé fans fuccès à les modérer, ont pris la réfolution de les refufer abfolument, & il a été arrêté en même tems que l'on équiperait inceffamment fix frégates, dont la province de Hollande fera les avances, afin de protéger nos vaiffeaux marchands qui fe trouvent en grand nombre fur la méditerranée. On apprend de Hambourg à ce fujet, que le conful de la nation Danoife à Maroc avait informé la cour que l'empereur avait rompu fa treve avec la république, & fait déclarer le 19 janvier aux confuls étrangers, dans les

ports de sa domination, qu'il avait ordonné aux corsaires de commencer six mois après cette date, à courir sur tous les bâtimens portant pavillon Hollandais.

Les directeurs de la compagnie de Surinam viennent d'informer les Etats Généraux, qu'il s'est formé dans cette colonie de nouveaux partis de negres fugitifs, qui, retires dans des lieux inaccessibles, se sont engagés par serment à piller les plantations des blancs, & à se défendre contre eux jusques à la dernière extrémité. Ces directeurs concluent à demander au gouvernement les secours & la protection dont la colonie a un besoin d'autant plus pressant, que plusieurs esclaves désertent pour aller joindre les fugitifs.

Amsterdam. Le feu prit le 11 de ce mois à la salle de la comédie, qui était remplie de spectateurs. En deux minutes le théâtre fut entièrement embrasé. Chacun se portait en foule vers les portes. Ce malheur a été funeste pour bien des personnes distinguées & autres. On ne peut encore en fixer le nombre; ni évaluer le dommage. Le feu a consumé plusieurs maisons voisines. De mémoire d'homme; on n'a point vu dans cette ville d'incendie aussi considérable, & dont les suites aient été aussi funestes.

A V I S.

Le 120e. tirage de la lotterie *Electorale Palatine*, s'est fait à *Manheim* le 2. avril 1772, en la maniere accoutumée. Les numéros extraits de la roue de fortune sont

Nº. 40. 24. 23. 10. 27.

Coblence le 14. Avril 1772.

Le 44. Tirage de la loterie électorale de *Treves* établie à *Coblence*, s'est exécuté aujourd'hui à l'hôtel de ville avec les formalités ordinaires. Les numéros sortis sont :

Nº. 57. 90. 95. 1. 80.

Le 45e. s'est exécuté le 5 mai, & les numéros sortis sont :

Nº. 81. 70. 65. 73. 16.

Le 46e. tirage s'exécutera le 26 du courant.

Le 47e. le 16 juin.

Le 48e. le 16 juillet.

Ceux qui desireront s'intéresser à ces différens tirages, n'ont qu'à s'adresser aux receveurs établis dans leurs villes respecti-

ves, ou s'ils veulent correspondre avec l'administration générale, ils adresseront leurs lettres à M. de Kamw, conseiller de la chambre & des finances de S. A. R. & Ele. de Treves, à Neuchatel, d'où on aura soin de leur faire parvenir les billets originaux francs de port.



T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse.

- I. **E**ncyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines. Tome XI. Yverdon, 1772. 3
- II. De la religion chrétienne, ouvrage traduit de l'anglais de M. ADDISSON, par G. Seigneux de Correvon, conseiller & ancien trésorier de la ville de Lausanne, &c. avec une préface, un discours préliminaire, des notes & des dissertations du traducteur, qui y a joint une dissertation de M. de Chesaux, sur l'année de la naissance de notre Seigneur, & celle de sa mort. 7
- III. Staat und Erdbeschreibung, &c. Description politique & géographique de la Suisse, corrigée & augmentée par M. Jean Conrad Fueslin. 25
- V. Culture des abeilles, par M. Barbier. 26
- VI. Nouvelle méthode & démonstration mathématique de la quadrature du cercle. 23

II. Partie. Nouvelles littéraires de l'Europe.

- I. Les Muses Grecques, ou traduction en vers français, de PLUTUS, comédie d'Aristophane, suivie de la troisième édition d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrthée; de morceaux choisis de l'anthologie, pareillement traduits en vers français, avec une lettre sur la traduction des poètes Grecs; par M. POINSINET DE SIVRY, de la société royale des sciences & belles lettres de Lorraine.** 31
- II. Le spectateur français, pour servir de suite à celui de M. de Marivaux.** 38
- III. Phédon, ou entretiens sur l'immortalité de l'ame, par M. MOSES MENDELSON, traduits de l'allemand par M. BURIA, Berlin. 1772.** 41
- IV. Reasons against the intended Bill, &c. Raisons contre le bill qu'on se propose de faire pour borner la liberté de la presse. Londres. Wilkie. in-octavo.** 44
- V. Transactions &c. Transactions de la société philosophique de Philadelphie, pour l'avancement des connaissances utiles. Philadelphie, dans l'Amérique septentrionale. 1771.** 57
- VI. Del Teatro &c. Du Théâtre: Rome; 1772. Chez Casaletti, in-octavo.** 59
- VII. Découverte du tombeau d'Homère.** 60

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Discours sur l'utilité des sciences & des arts dans un état, lu par M. Thiebault, dans la séance de l'académie de Berlin, du 27 janvier dernier.* 63
- II. *La sage volupté.* 80

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	85
<i>Russie.</i>	87
<i>Suede.</i>	ibid.
<i>Dannemarck.</i>	89
<i>Pologne.</i>	91
<i>Allemagne.</i>	93
<i>Italie.</i>	69
<i>France.</i>	98
<i>Grande-Bretagne.</i>	101
<i>Pays-Bas.</i>	102
<i>Avis.</i>	105

412

71

ii

4

2

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

1

•

5

5

3